

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

Classe des Sciences Morales et Politiques

Mémoires in-8°, Nouvelle Série, Tome XLVIII, fasc. 2, Bruxelles, 1984

Éléments pour l'histoire mongol ancienne

par

G. HULSTAERT

M.S.C.

Correspondant honoraire

de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer

KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR OVERZEESE WETENSCHAPPEN

Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen

Verhandelingen in-8°, Nieuwe Reeks, Boek XLVIII, afl. 2, Brussel, 1984

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

Classe des Sciences Morales et Politiques

Mémoires in-8°, Nouvelle Série, Tome XLVIII, fasc. 2, Bruxelles, 1984

Éléments pour l'histoire mongo ancienne

par

G. HULSTAERT

M.S.C.

Correspondant honoraire

de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer

KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR OVERZEESE WETENSCHAPPEN

Klasse voor Morele en Politieke Wetenschappen

Verhandelingen in-8°, Nieuwe Reeks, Boek XLVIII, afl. 2, Brussel, 1984

Mémoire présenté par M. J. JACOBS à la séance de la
Classe des Sciences morales et politiques tenue le 21 novembre 1978

ACADÉMIE ROYALE
DES
SCIENCES D'OUTRE-MER

Rue Defacqz 1 - boîte 3
B-1050 Bruxelles
Tél. : (02) 538.02.11

KONINKLIJKE ACADEMIE
VOOR
OVERZEESE WETENSCHAPPEN

Defacqzstraat 1 - bus 3
B-1050 Brussel
Tel. : (02) 538.02.11

D/1984/0149/4

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I. Nom de l'ethnie	5
Chapitre II. Identité de l'ethnie	9
A. Définitions	9
B. Sources	9
C. Délimitation	11
D. Sections	12
E. Groupes discutables	15
F. Critères	19
1. Culture générale	19
2. Culture matérielle	20
3. Organisation familiale	21
4. Le mariage	21
5. La société politique	22
6. Le droit	23
7. La propriété	24
8. Relations interclaniques	25
9. Institutions sociales	26
10. La religion	28
11. Morale	28
12. Magie	29
13. Vie intellectuelle	29
14. Arts	29
15. Langue	31
16. Synthèse	31
Chapitre III. Les migrations	32
A. Sources	32
B. Traditions locales	35
C. Remarques générales	40
1. Point de départ	40
2. Extensions	41
3. Localisations	42
4. La migration occidentale	43

5. Les migrations des Batetela	44
6. Synthèse	45
7. Motifs	46
8. Clichés et merveilles	47
9. Dates	49
Chapitre IV. Ethnogenèse	52
1. Origine lointaine	52
2. Origine unique ?	54
3. Populations anciennes	55
4. Mélanges	55
5. Les deux blocs	57
6. La jeune migration	60
7. Synthèse	61
Chapitre V. Relations intertribales	62
1. Relations intertribales pacifiques	62
2. Relations intertribales guerrières	63
3. Relations intertribales lointaines	65
Chapitre VI. Relations avec les voisins	66
1. Attaques au nord-est	66
2. Invasions Ngombe	66
3. Expansion au sud	67
4. Bakuba	67
5. Emprunts culturels	69
6. Expéditions commerciales	70
Chapitre VII. Conclusions	72
1. Les généalogies	72
2. Noms propres	73
3. Apport de la linguistique	75
4. Ethnographie	76
5. Chronologie	77
Épilogue	80
Bibliographie	82

CHAPITRE I

NOM DE L'ETHNIE

L'ethnie dont il est question ici est communément appelée *Mongo*. Un autre nom, *Nkundo*, est de plus en plus éclipsé.

Les deux noms sont traditionnels. Ils s'appliquaient à deux divisions géographiques de la section occidentale de l'ethnie, celle donc avec lesquels les Européens sont venus en contact en premier lieu. En effet, c'est sur la foi de ces pionniers de la colonisation que les noms sont entrés dans la littérature et dans la circulation générale.

Le nom *Mongo* était, et est encore, appliqué premièrement au groupe septentrional et *Nkundo* à la section méridionale. La limite approximative – géographique s'entend – est constitué par la Jwafa, nommée par les coloniaux Busira (déformation du nom ethnique Bonsela).

Si vous demandez à des personnes de la zone d'Ingende ce qu'ils sont, ils citeront p. ex. le nom de leur village, de leur groupement, etc. indistinctement, selon leur interprétation de votre question. En poussant plus avant il vous sera répondu : *Nkundó*. Si vous insistez «Êtes-vous *Mongo* ?», on vous répondra : «Non», à moins que vous ayiez affaire à un jeune qui est déjà habitué à l'acception actuelle des termes. A votre question ultérieure «Où donc se trouvent les *Mongo* ?», il vous désignera le Nord-Est, au-delà de la rivière, vers l'amont, d'où la dénomination ancestrale appliquée aux tribus habitant plus loin : *Móng'ëa lolo* (*Mongo* d'amont) ⁽¹⁾. Il en est de même au Sud. Les *Ntomba* d'*Inongo* (ancestralement *Ndóngs*) sont *Nkundo* pour leurs voisins méridionaux. Mais eux-mêmes considèrent comme *Nkundo* les *Ekonda*. Et pour ceux-ci les *Nkundo* sont les tribus limitrophes plus au Nord (zone actuelle d'Ingende) ⁽²⁾.

(1) Pour des exemples du glissement des noms ethniques, cf. *Zaire-Afrique*, n° 83, pp. 173-175 (1974).

(2) *Aequatoria*, 9, pp. 141-144, 147.

Ainsi donc le nom est de nature essentiellement géographique. Et son application est chaque fois reculée vers le Nord, donc en fait vers le lieu d'où sont parties leurs propres migrations (dont il sera question ci-après).

Les deux noms ont encore une autre application en s'opposant aux Riverains. Ainsi les Baénga, riverains de la Lulonga (authentiquement Lolóngó) parlent des Terriens voisins comme : nos Môngo. De même les Elingá de la Loilaka et de la Jwafa parlent de «nos Nkundó».

Actuellement, l'ensemble de l'ethnie est de plus en plus connu sous le nom Môngo. Cette extension moderne est due, du moins en partie, à l'influence de publications importantes comme l'ouvrage de G. VAN DER KERKEN (1944), de l'administration coloniale, des contacts entre les diverses fractions représentées à Kinshasa, et, sans doute, de la fréquentation de Batetela qui se reconnaissent Ana Môngo, c'est-à-dire descendants d'un ancêtre nommé Môngo ou descendants de l'ethnie Môngo, ou faisant partie de cette ethnie.

C'est donc grâce à la colonisation que le nom Môngo a fini par s'appliquer à l'ethnie entière, qui, traditionnellement, n'était pas connue comme unité munie d'un nom propre générique.

Dans les écrits des premiers Blancs venus à l'Équateur, on lit le nom *Bakuti* donné aux populations rencontrées, tant au Sud qu'au Nord de la ligne. Ce nom se trouve sur plusieurs vieilles cartes⁽³⁾. Son origine demeure obscure. Cependant la variante *Bakutu* est plus claire, du moins dans ce sens qu'elle est étymologiquement explicable ; car elle est l'homonyme du pluriel de *bokutu* (homme riche et influent).

Il n'est pas impossible que les premiers Blancs aient appris ce nom de la bouche des autochtones voisins des Mpama qu'ils appellent ainsi. De là à étendre le nom, il n'y a qu'un pas qui a pu être franchi d'autant plus facilement que ceci est une pratique courante à travers le monde et que les similitudes culturelles et linguistiques y invitaient.

Un autre nom, *Bokóté*, se trouve pareillement sur de vieilles cartes. Il se reconnaît même dans la graphie fautive de *Bikuté*⁽⁴⁾. Il y est appliqué aux populations des deux côtés de l'Équateur, à l'Ouest, hormis les Ngombe.

(3) Pour les références, voir MAES & BOONE 1935, Les peuplades du Congo belge (Tervuren). COQUILHAT parle de Oukouti comme d'une localité dont les habitants appartiennent aux Riverains (Sur le Haut-Congo), p. 146 et carte.

(4) Cf. WAUTERS 1899, L'État Indépendant du Congo, carte ; GLAVE 1893, Six Years of Adventure in Congo-Land, p. 171.

Ce nom est communément employé par les Bombwanja de Bokatola pour désigner les tribus environnantes.

Dans la région de Basankoso on distingue les dialectes locaux comme *lokóte* par opposition au *lontómbá* parlé plus à l'Est.

Finalement : le nom *Balolo* a été utilisé très tôt et est resté en vogue durant de longues années, surtout pour la section septentrionale et était ainsi plus ou moins synonyme de *Móngo*. Son origine est évidente dans le thème *lolo* (amont) muni du préfixe *ba-* de la 2^e classe nominale. Notez que cette formation n'est pas conforme à la structure de la langue ; elle est donc clairement due à des étrangers.

Cependant ce nom a fait fortune pendant un certain temps. La première description publiée de la langue mongo est intitulée *A Vocabulary of Kilolo, as spoken by the Bankundu, a section of the Balolo tribe, at Ikengo (Equator) ... with a few introductory notes on the Grammar*. Dans ce titre on voit l'emploi de certains noms, sous l'influence des Blancs ayant passé par les Bakongo, notamment les préfixes *ba-* et *ki-* ... L'auteur explique que cette langue est parlée ou du moins comprise jusqu'au Lomami et que, si les Balolo ne touchent au fleuve Congo qu'à un seul point, Ikengo, leur pays peut être atteint par les rivières Juapa, Ikilemba et Lulanga, avec leurs affluents (p. III). Il vise donc manifestement le *lomongo* tel qu'il est considéré présentement.

Pour les recherches historiques, qui, à mon avis, doivent englober l'histoire des noms ethniques et des études consacrées à ces populations, à leur cultures, leurs langues, etc., il est intéressant de noter que le livre de J. B. EDDIE date de 1887 et est ainsi la plus ancienne étude d'une langue zaïroise. En effet, il faut écarter BENTLEY dont le kikongo est la variété angolaise et le dictionnaire du P. GEORGES de Geel, datant de 1652, dont les populations locutrices demeurent indéterminées⁽⁵⁾.

Le nom Balolo se trouve encore dans le *Kilolo English Vocabulary* de L. M. DE HAILES (1891), dans le nom de la mission protestante «Congo Balolo Mission», ainsi que sur de nombreuses cartes anciennes⁽⁶⁾.

Etymologie

L'étymologie des noms ethniques, au Zaïre comme ailleurs en Afrique, voire dans la majeure partie du monde, demeure extrêmement

(5) Cf. VAN WING, J. & PENDERS, C. 1928, Le plus ancien dictionnaire bantou (Louvain).

(6) Cf. MAES & BOONE, *op. cit.*, p. 103.

hasardeuse, malgré les grands progrès des sciences linguistiques, historiques, etc. Les exemples abondent sur tous les continents, à commencer par l'Europe et les très vieilles civilisations du Proche-Orient.

Pour ce qui est du nom Môngo, la seule possibilité actuellement valable est le substantif commun homonyme qui exprime la qualité authentique, véritable, parfaite, correspondant à ce qu'on en attend. Dans cette interprétation, le peuple se serait donné le nom à lui-même, comme il existe beaucoup d'autres exemples de peuples qui s'intitulent simplement : les Gens, les Hommes, le vrai Peuple, etc., le nom commun étant devenu l'unique nom propre de l'Ethnie ou de la tribu. Le nom peut dans la suite être accepté par les étrangers qui n'en connaissent pas l'étymologie ; ou bien ils peuvent le remplacer par un autre nom.

Le nom Nkundó est expliqué par les Ekonda comme un déverbatif régulier signifiant l'action de déterrer, exhumer (*-kundola*), parce que, disent-ils, ils déterraient les cadavres des ennemis tombés à la guerre. (Je vous fais grâce de la recherche sur la réalité historique de cette coutume, qui n'est pas impossible mais peut être contestée sur la base de bons arguments. Remarquez cependant que le nom Nkundó est connu bien plus au Sud et y est appliqué à ces mêmes Ekonda, comme aux autres tribus môngo du Sud-Ouest. Ainsi les Badia-Baboma appellent de ce nom les tribus môngo voisines : Basengele, Bolia, Iyembe, Mbelo.

Encore à présent ces tribus des deux côtes du bas Kasai frissonnent d'honneur à ce nom qui leur rappelle les incursions de ces cruels guerriers venus du Nord. Même lorsque la présence de chasseurs nkundo est signalée dans les forêts aux environs de Bandundu, aucun indigène de l'endroit ne se risque à y pénétrer. Ces détails m'ont été racontés par le citoyen Lufungula, originaire des Bateke vivant à l'ouest de Bandundu et professeur à l'Institut Supérieur Pédagogique de Mbandaka.

Ce nom a donc été étendu loin au Sud, et au Sud-est dans le bassin de la Lokenyé. Le nom Nkundo y est devenu synonyme de conquérant cruel.

D'autre part le P. N. VAN EVERBROECK (1974, p. 2) écrit : «Ce n'est qu'à contrecœur et à la longue que les descendants de Mputela se sont réconciliés avec l'appellation d'Ekond'e Mputela. Ils préférèrent s'entendre nommer Nkund'é Mputela ou Nkund'é ntá (à l'arc), comme aujourd'hui encore les appelant les Mbelo, les Bolia, les Ntomba, les Basengele et les Basakata ... car, affirment-ils, notre ancêtre Mputela était frère cadet de Boongo, ancêtre des Nkundo, tous deux fils d'un même père».

Tout cela est difficile à concilier avec l'étymologie citée ci-dessus et reprise à l'étude du P. ROMBAUTS (1946, p. 147).

CHAPITRE II

IDENTITÉ DE L'ETHNIE

A. Définitions

On parle d'ethnie, de peuple, de peuplade, de tribu, etc.

Le premier terme est de plus en plus utilisé pour désigner «un ensemble d'individus parlant approximativement la même langue et possédant approximativement la même culture, ayant la conscience de former un groupe séparé des groupes analogues voisins».

Cette définition de VAN DER KERKEN (1944, p. 8) doit être interprétée dans ce sens que la conscience peut exister à l'état latent, c.-à.-d. ne se manifester qu'à l'occasion de contacts avec d'autres ethnies. la définition telle quelle ne s'applique qu'aux ethnies de moindre extension géographique. Pour un groupe ethnique comprenant de nombreuses divisions et occupant un vaste territoire la définition demande une explication.

Le terme peuplade tend à être écarté, parce que les Africains lui donnent une nuance péjorative. Cependant il est encore utilisé par VAN DER KERKEN et d'autres auteurs de l'époque coloniale.

Peuple est trop général, s'employant dans trop de sens, surtout dans le domaine de la sociologie.

Tribu est trop restreint à des groupes petits, généralement subdivisions d'ethnie ou de peuplade.

Groupe et groupement sont encore plus généraux et ne conviennent donc pas pour l'usage scientifique.

B. Sources

Pour la connaissance des Mongo nous pouvons nous baser : d'abord sur l'observation directe, personnelle ou faite par d'autres, communiquées de vive voix ou par écrit ; ensuite sur les traditions – essentiellement orales – recueillies dans les diverses fractions. Ces traditions relatent les migra-

tions, des événements importants dans la vie de l'ethnie ou de ses tribus ; p. ex. les contacts pacifiques ou violents avec des groupes étrangers. Elles citent des généalogies essayant de retrouver les ancêtres fondateurs et leurs liens de parenté.

Les traditions ont été recueillies par des missionnaires, des fonctionnaires coloniaux, des chercheurs spécialistes. Pour notre sujet, les archives gouvernementales sont un réservoir précieux. VAN DER KERKEN les a utilisées dans une large mesure pour son gros ouvrage *L'Ethnie Mongo*. Cette documentation a été constituée sur l'ordre du gouvernement colonial avec le but primordial de servir de base pour l'organisation administrative et judiciaire.

Dans cette documentation se trouve une quantité considérable de données sur l'histoire, la culture, l'organisation sociale, l'apparentement, etc. Y sont consignés aussi les rapports de grandes assemblées intertribales convoquées par l'administration pour confronter les traditions diverses et tenter de parvenir à une synthèse. Cependant il y manque encore le contrôle critique par l'utilisation systématique de l'ethnographie et de la linguistique comparatives, surtout dans leurs particularités locales : variétés culturelles et dialectales. Là nous sommes encore dans l'expectative. Et pourtant cette œuvre est essentielle, d'autant plus que les monuments nous font défaut et que l'archéologie ne fait que débiter.

A côté de renseignements récoltés personnellement durant plus de 50 ans j'ai puisé dans diverses publications. La liste des principaux ouvrages comprend aussi ceux dans lesquels est présentée une partie d'informations recueillies par moi-même.

Ici se pose la question de la valeur scientifique des traditions orales. Elle a été longuement exposée par VANSINA (1961). Il y ajoute des conseils pratiques fort utiles pour l'historien. Voici ses conclusions très judicieuses : «la tradition orale est une source de l'histoire qui peut produire des connaissances valables sur le passé à condition d'être utilisée avec toute la circonspection que demande l'application de la méthode historique à n'importe quelle source. Ceci signifie qu'une étude des traditions orales ... ne pourra se faire que si une connaissance approfondie de la culture et de la langue est acquise» (p. 153). Et plus loin (p. 155) : «Ce que l'historien peut faire est de se rapprocher d'une limite : la vérité historique. Il le fait en utilisant des techniques de probabilité ... Et l'historien des traditions orales se trouve ici exactement au même niveau que les historiens de toutes les autres sources de l'histoire. Certes il atteindra dans certains cas des probabilités moins élevées que celles qu'on peut atteindre

ailleurs, mais cela n'empêche pas que ce qu'il fait est valable et est de l'histoire».

C. Délimitation

Pour circonscrire une ethnie il faut commencer par la délimiter géographiquement avant d'en présenter l'identité, c'est-à-dire ses caractéristiques propres.

La situation générale est bien connue : grosso modo au centre du Zaïre occidental, dans la grande boucle formée par le Fleuve, contournant la Cuvette centrale dans la grande forêt équatoriale, de part et d'autre de l'Équateur, entre le Fleuve et ses deux gros affluents de gauche : Lomami et Kasai, latitude 2° N à 4° S, longitude 17° à 25° E, approximativement.

Voici les voisins des Mongo en commençant par le N.O. L'ethnie sœur des Ngombe, les Riverains Ekeku, le Fleuve (hormis l'enclave Ngélé – tribu des Bobangi, probablement) jusqu'au 1° S pour exclure les Mpamá (cette exclusion reviendra dans la suite), puis les tribus Bateke : Baboma, Badia, Basakata, pour rejoindre ensuite la rivière Kasai – Sankuru dont elle s'éloigne vers le 23° E. pour se diriger au N. et exclure les Batetela (notre position à cet égard reviendra plus tard). Poursuivant, la limite orientale s'incurve au 2° S pour couper la Jwafa et rencontrer le Lomami, d'où elle remonte au N. selon les limites des Bambolé, en excluant Mituku, Balengola, Olombo (= Turumbu) (7). La limite septentrionale sépare les Mongo des Lokelé, Topoke ou Geso, Mombesa, Mbuja (au-delà du Fleuve), Doko-Ngombe, pour se terminer aux Riverains Ekeku.

Voilà les limites telles que je les vois à présent. Il demeure plusieurs cas douteux, dont la solution dépend des résultats de recherches plus approfondies et, aussi en partie, de l'optique des chercheurs, selon l'importance relative donnée à l'union ou à la séparation. En effet, il s'agit par définition de cas limites, de mélanges de caractère. Ainsi sont les Mpamá de Lokolela que j'exclus mais que d'autres incluent, de même à l'Est les Bangengele, les Basongola. D'autre part il faut inclure, à mon avis, les groupes orientaux des Boyela : Balanga et Bambuli, habitant de part et d'autre du Lomami (8).

On aura l'occasion d'y revenir en détail, comme aussi pour les Riverains Ekeku et surtout les Batetela.

(7) Cf. J. F. CARRINGTON 1947, *Aequatoria*, 10, p. 102.

(8) Cf. MOELLER, A. 1936, Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province Orientale, *Mém. Inst. r. colon. Belge*, Cl. Sci. mor. et polit., 6, p. 188.

D. Sections

Une ethnie vivant sur un territoire aussi étendu ne saurait être uniforme. Rien déjà que par l'évolution naturelle interne sa culture tend à se diversifier, tout d'ailleurs comme sa langue, voire son caractère psychique (cela se constate dans les faits sur tous les continents). Il n'est donc pas étonnant que l'ethnie Môngo est composée d'un nombre important de sections, fractions, divisions, qu'on peut convenablement appeler tribus.

La division peut se faire sur la base de conceptions autochtones sans autre classification, ou bien en les rangeant en catégories fondées sur les critères culturels ou sur les migrations. VAN DER KERKEN (1944) utilise les généalogies pour former de grands ensembles. Si leur origine ancestrale était prouvée, on pourrait certainement les utiliser à cette fin, même si elles sont légendaires. Mais mon expérience m'a montré qu'elles ont été trop influencées, pour ne pas dire sollicitées, par les enquêtes administratives. Subsidiairement cet auteur s'appuie sur les coutumes et les dialectes. Mais ces bases sont très fragiles, fondées sur des renseignements trop rudimentaires, surtout pour le côté linguistique, pour lequel les enquêteurs n'étaient aucunement préparés.

VAN DER KERKEN (1944, p. 54) divise l'ethnie en groupes, subdivisés en peuplades et tribus :

1) Môngo au sens restreint : Môngo du Nord, Ntomba du Lopori, Yamongo ou Bôngde de Yakata, Monje ou Nsông, Bosaka, Ekota, Mbole, Nkundo, Bosongo ou Ndengese ;

2) Môngo au sens étendu, c'est-à-dire dont les liens généalogiques avec les précédents ne sont pas établis avec évidence : Bongando, Bambole, Boyela ;

3) Le groupe différencié des Batetela avec les Bakusu, les Bahamba, les Wankutshu, les Basongo-Meno ;

4) Des populations assez particulières, soit parce qu'elles ont subi des influences très différenciantes, soit qu'elles soient d'origine étrangère mais acculturées : Bakutu et Ntomba d'entre Jwafa et Lomela ;

5) Des groupes étrangers «môngoïsés» : Pygmoïdes et quelques tribus éparses incorporées dans les groupements môngo de la Lokenye : Bobai avec les Mbelo, Watsi et Isoko avec les Ipanga, Mbo avec les Iyembe, certains Bashilele et Bangongo avec les Bosongo-Ndengese.

Cette classification appelle des critiques, dont certaines ont fait le sujet d'une conférence donnée à l'Université de Kinshasa en 1971 et dont

l'essentiel a été publié dans les *Études d'Histoire africaine* III. Au lieu de répéter toutes ces remarques contentons-nous d'en citer l'une et l'autre parmi les principales, pour donner une idée de la prudence avec laquelle il faut lire cet auteur.

Les Boyela sont placés dans le groupe 2, ensemble avec les Bongando et les Bambole, alors que leur culture et leur langue les rapprochent très fort des Mongo au sens restreint et les différencient nettement de leurs voisins Bambole et Bongando, de sorte qu'ils sont souvent nommés Nkundo p. ex. par les Boli et les Lokalo.

En outre, VAN DER KERKEN (1944) hésite à classer avec les Boyela les Bakanja «parlant un dialecte assez différent de ceux parlés par les Bongando, les Bambole et les Boyela» (p. 63). En fait, le dialecte des Bakanja ne présente que des différences minimales avec ceux des autres Boyela. Enfin, ces Bakanja font partie d'un groupe plus large, Mbalá, descendants de Lokwa avec leurs frères Bolanda et Ngelwa des Bosaka, constituant ainsi le lien généalogique entre Bosaka et Boyela, de sorte que dans sa propre logique l'auteur aurait dû les ranger ensemble au lieu de les classer dans deux des divisions majeures de l'ethnie Mongo.

La section 3 des Mongo au sens restreint est consacrée au Mongo du Sud, dont le paragraphe 1 traite de la peuplade des Ekonda. Dans cette fraction l'auteur groupe toutes les tribus occidentales de cet ensemble géographique en leur attribuant le même ancêtre Mputela (dont descendraient aussi les Ekota, à tout point totalement différents). Ainsi sont classés ensemble Ekonda, Bolia, Basengele, Iyembe, Mbilienkamba, Ipanga, Batito, Bokongo, Watsi-Isoko, enfin les deux tribus Ntomba, plus – à titre probable – les Losakanyi, voire les Mpama-Bakutu. Or entre ces groupes il existe tant de différences aussi bien culturelles et linguistiques qu'historiques qu'on a peine à comprendre comment elles n'ont pas réussi à faire douter l'auteur de la valeur de ses généalogies. Surtout si l'on compare p. ex. Ekonda et Bolia. Et on ne voit pas mieux sur quoi repose sa distinction entre, disons, sa peuplade des Ekonda et celle qu'il appelle Bakutshu (ancien territoire d'Oshwe).

Il y a tout lieu de croire que la publication des résultats de la mission de recherches envoyée par l'Université J. Gutenberg de Mainz clarifiera définitivement la position des Mongo de Maindombe.

Le P. G. VAN BULCK⁽⁹⁾, base sa classification sur les migrations. Il distingue ainsi deux groupes, nommés Vieux-Bantous et Jeunes-Bantous.

(9) VAN BULCK, G. 1948. Les recherches linguistiques au Congo belge, *Mém. Inst. r. colon. belge.*, Cl. Sci. mor. et polit., 16, 767 pp.

Les subdivisions sont purement géographiques. Les deux divisions s'entrecoupent. Dans le groupe de la Cuvette se trouvent le grand groupe Batetela (*sensu* VAN DER KERKEN), les Bakutu de la Lomela, les Mbole et Booli, les Ikongo, ainsi que les «Bakutshu d'Oshwe» (Bolongo, Bolendo, Bokala, Yajima) et les tribus de l'Ouest : Losakanyi, Mpama, Bolia, Basengele et les deux groupes Ntomba (Ntomb'okolo et Ntomb'e njale), ensemble avec une quantité de tribus du Lualaba-Lomami et du Kasai. Tous les autres Mongo forment le groupe des Jeunes-Bantous de la Cuvette.

Chacune de ces classifications a ses mérites, mais également ses défauts. La première pour les raisons indiquées. La seconde parce qu'elle est basée exclusivement sur un seul élément historique : les migrations, encore connues exclusivement dans leurs dernières étapes.

A toutes deux il faut objecter que les caractères distinctifs de groupes ethniques devraient être empruntés, en accord avec la définition rappelée primordialement, au domaine culturel et linguistique. L'histoire est certainement importante pour la connaissance de l'ethnogenèse dont elle est un des principaux facteurs. Mais ce qui, à mon avis, constitue essentiellement une ethnie c'est son individualité culturelle, y compris la langue. Beaucoup de groupes ethniques à travers le monde sont le produit d'amalgames de peuples d'origine très disparate, ayant fini par constituer une ethnie, une nation, dans l'unité de culture et de langue, avec ou sans formation d'un état propre.

Si l'on tient absolument à une classification, elle devrait donc, dans mon opinion, partir de ces faits, qu'on pourrait ranger soit au niveau linguistique — donc des dialectes — soit dans le domaine de la culture matérielle, soit dans celui de l'organisation sociale ou la religion ou l'art, etc. Dès le départ on se trouve devant l'embarras du choix selon la valeur attribuée à chacun de ces éléments. L'idéal serait de trouver une sorte de compromis sur la base de la quantité des éléments communs équilibrée par le jugement objectif de leur valeur qualitative respective. Pour l'instant ce me semble une utopie. Des tentatives doivent être laissées à la perspicacité des chercheurs futurs, mais il est à craindre qu'une solution définitivement acceptable pour tous ne pourra être trouvée et qu'on en restera à des classifications plus ou moins vraisemblables, plus ou moins bien charpentées et appuyées sur des arguments suffisamment solides, même s'ils ne sont pas péremptoirs.

On pourrait ainsi proposer la division en : (1) groupes à organisation basée exclusivement sur la parenté, avec ou sans incorporation d'éléments étrangers ; (2) groupes avec une seconde organisation politique se super-

posant ou se juxtaposant à l'organisation proprement familiale (cf. plus loin IV.4).

A l'intérieur de chacun de ces deux groupes, des subdivisions pourraient être établies d'une part sur le degré de la segmentation, l'importance de l'apport d'éléments étrangers, préluant à la constitution de groupes à caractère plus politique ; d'autre part sur l'importance relative de l'organisation «secondaire» dans la vie du groupe.

Un pareil genre de classification serait particulièrement utile pour l'élaboration de l'histoire scientifique, pour deux raisons. D'abord il y a là des phénomènes directement observables. Ensuite, ils imposent la recherche de l'origine d'une part de la double organisation, d'autre part de l'évolution plus ou moins avancée des variétés.

Ensuite, on pourrait subdiviser selon les généalogies, ou la culture matérielle, le dialecte, etc. ; ce qui donne un éventail permettant plusieurs sortes de classifications, dont le mérite pourra être discuté par les historiens, en accord avec les ethnologues et les linguistes, surtout les dialectologues, sans oublier les spécialistes de l'art oral, qui peut fournir des renseignements importants pour l'histoire.

E. Groupes discutables

Pour compléter le tableau des groupes composant l'ethnie Mongo et circonscrire plus adéquatement ses limites il faut envisager quelques cas discutables, des cas-limites. Il s'agit de tribus dont l'appartenance aux Mongo est défendue ou répudiée selon la position des auteurs sur la base de critères, divergents selon le point de vue des auteurs, comme il a été rappelé ci-avant.

Commençons par les Mpamá de Lokolela, appelés aussi Mpamá-Bakutu (pour le sens général de ce nom, voir ci-dessus).

D'après leurs propres traditions ils sont Mongo, venus du Nord en descendant le Fleuve. Après s'être fixés dans les parages de la rive droite, ils ont passé le Fleuve pour s'établir sur leurs emplacements actuels, laissant aux Bobangi venus après eux une partie des rives. De l'autre côté du Fleuve se trouvent encore des villages portant les mêmes noms que chez les Mpama et leurs habitants portent les mêmes tatouages.

Pour tous ces arguments VAN DER KERKEN se range à l'opinion des enquêteurs officiels pour admettre résolument les Mpama parmi les Mongo, voire avec hésitation parmi les Ekonda.

Après avoir admis cette opinion, j'ai ensuite changé d'avis sur la base de leur culture, spécialement l'organisation sociale, et l'existence d'un

ordre initiatique, surtout de leur parler trop divergent. A la rigueur on pourrait les considérer comme un groupe mixte, selon l'optique générale admise.

Dans la même situation se trouve le grand groupe Batétélá avec les Bakusu. A mon avis les divergences culturelles et surtout linguistiques militent en faveur de la séparation avec les Môngo, nonobstant une origine commune indiscutable, dont la conscience demeure vivante malgré tout.

Pour ce qui regarde les tribus désignées par le sobriquet Basongoméno, à mon avis elles ne font aucunement partie du groupe spécial Batetela, dont ils se différencient clairement. Ils sont à ranger plutôt avec ce que l'auteur nomme Boshongo (Ndengese, etc.), dont les rapprochent langue, culture générale, organisation sociale selon l'auteur lui-même (p. 758). Cependant il faut attendre des renseignements plus complets que le peu dont nous disposons présentement.

En outre, il faudrait à mon avis mettre une séparation entre les Batetela-Bakusu d'une part et les Bahamba et Jonga d'autre part. Quoique plus ou moins influencés par les Batetela, leur statut ethnique demeure incertain jusqu'à meilleur informé.

Un autre point de divergence avec le grand ouvrage cité est le suivant, qui sert également de détail complémentaire à la délimitation géographique de l'ethnie. Il s'agit de deux groupes orientaux : Bangéngélé et Basongola. Selon MOELLER (1936, p. 184), ils seraient deux fractions d'une même tribu, mais plus loin il ajoute que les derniers auraient subi l'influence des Wazimba, de sorte que seuls les Baombo se disent frères des Bangéngélé, dont la tradition retient la migration à partir de l'Équateur par la Jwafa, puis le Lomami. De toute façon leurs dialectes militent aussi en faveur de leur appartenance au groupe Môngo. L'Esquisse de la Langue Ombo par A. E. MEEUSSEN (1952) confirme nettement cette position en rectifiant l'opinion des anciens enquêteurs mentionnée par VAN DER KERKEN (1944, p. 763) : «Les Bagengele et les Wasongola ont été considérés jusqu'assez récemment comme des Mongo du groupe batetela, sur la base de leur histoire et de leur langue. La parenté des Bagengele et des Wasongola avec les Wazimba, parenté paraissant actuellement bien établie, ne permet plus guère de les considérer comme des avant-gardes mongo». Où l'on voit la prépondérance accordée par l'auteur à la généalogie sur les autres critères, même unis ⁽¹⁰⁾. Pour DELCOURT et DALLONS (1949, p. 7), les Basongola de Lowa sont des Mongo.

(10) Il règne une confusion dans les noms ethniques, voire dans la conception des groupes mêmes. MOELLER (1936, p. 169) dit : Babindja ou Wazimba, venus avec les

Un autre cas théoriquement discutable mais en fait discuté par personne est celui des Baséngéle, fraction frontalière du S.O. Quoique composée d'éléments hétérogènes, parmi lesquels les Baboma, Badia, etc. unifiés sous la tutelle des Bolia, même VAN DER KERKEN (1944) les admet dans l'ethnie Mongo. Il a donc admis la priorité de la culture sur l'origine, contrairement à sa position générale.

C'est ici le lieu de parler d'un point fort discuté, surtout à cause des impacts politiques : la position des Riverains appelés communément Bangala ⁽¹¹⁾. VAN DER KERKEN (1944) ne les rattache à aucun grand groupe ethnique déterminé, les déclarant d'origine disparate, eux comme les autres «Gens d'eau» de la Ngiri ou du Fleuve. Les enquêtes administratives détaillées l'amènèrent à la conclusion catégorique : «Il n'existe pas de populations indigènes portant le nom de Bangala» (*op. cit.*, p. 187). Il attribue à des influences mongo probables les affinités manifestes dans la culture et la langue, déjà remarquées par les premiers missionnaires (CAMBIER, 1891, dans son Essai sur la Langue congolaise) et confirmées pour la langue par les études du R. P. DE BOECK (p. ex. DE BOECK 1953, e.a. p. 68).

Somme toute, il y a de sérieux arguments d'un côté pour séparer des Mongo ces petits groupes de «Bangala des grandes eaux» selon l'expression du P. DE BOECK (*op. cit.*, *passim*) et de l'autre côté pour les y rattacher, à la rigueur comme groupe fortement spécialisé par leur mode de vie (qui est cependant partagé par de nombreux groupes riverains vivant aux bords des affluents équatoriaux et pleinement acculturés par les Mongo terriens).

Cette dernière position vaut à plus forte raison pour les riverains de la Lulonga (Lolongo) : Baénga, voire Eléku, malgré le caractère spécial de leur langue, mélange de dialectes des Terriens Mongo et de parlers riverains du Fleuve. VAN DER KERKEN exclut ces deux derniers groupes, non-obstant son affirmation (p. 196) qu'ils sont «actuellement mongoisés, ayant des liens de parenté (par les femmes et par les hommes) avec les Mongo». Ce qui est conforme au modèle observable partout de l'acculturation des Riverains par les Terriens.

Bahombo. P. 185 : deux désignations de Wasongola : Babindja et Bakuko. Et plus loin : Wasongola dits Wazimba. Selon MEEUSEN, Les Baombo sont une fraction des Babinja et c'est uniquement leur section occidentale dont le parler est manifestement de souche Mongo. On voit que tout cela demande un réexamen approfondi.

(11) Cf. la discussion dans *Zaire-Afrique*, 78, 83 et 90. Il est regrettable que le Prof. MUMBANZA MWA BAWELE n'ait pas réagi à la proposition essentielle de définir une ethnie, *op. cit.*, p. 182 et surtout p. 183 (7).

Un cas totalement à part est celui de Pygmoïdes : Batswá, Balúmbe, Bilángi, Iyeki, Boné, Jófè, etc. Font-ils partie de l'ethnie Môngo au sein de laquelle ils vivent en symbiose avec l'une ou l'autre de ses tribus, ou plutôt avec l'un ou l'autre groupement ou clan ?

En faveur de son incorporation militent : (1) l'environnement identique jusque dans les détails locaux ; (2) une grande quantité des caractères culturels semblables ; (3) la langue appartenant indiscutablement au groupe des parlers Môngo, nonobstant un certain nombre de particularités qui y sont clairement étrangères ; (4) le climat social, psychique, moral, commun entre Batswá et Baotó⁽¹²⁾, nonobstant une séparation sévère entre les deux sections dans plusieurs domaines importants de la vie sociale, spécialement le mariage.

Les arguments contraires sont (1) les différences mentionnées dans la langue et la culture, surtout matérielle ; (2) l'économie très dissemblable, limitée à la cueillette et la chasse ; (3) un certain degré de nomadisme ; (4) la discrimination sociale de fait et de principe, des deux côtés ; (5) l'absence d'unité géographique, chaque groupe pygmoïde vivant en symbiose avec un groupe déterminé de Baotó-Baankóló ; (6) l'incorporation politique de chacun des groupes ou villages au groupe maître, au point de faire partie de l'armée de ces derniers, pour s'opposer dans une guerre à leurs congénères se battant de leur côté avec leurs maîtres à eux.

Au lieu de parler d'une tribu Môngo on pourrait songer à considérer les Pygmoïdes comme un groupe sociologique ou une classe. Mais pareils groupes ne se caractérisent pas par des différences culturelles ou linguistiques marquées.

Quoique impropre lui aussi, parce qu'en Inde il ne comporte pas une différence linguistique, le terme caste me paraît préférable. Car il se réfère bien au niveau social et culturel dans un ensemble tribal.

Des caractères somatiques distinguent les Pygmoïdes, de manière à les prendre pour une race, possédant en même temps des particularités culturelles et linguistiques.

La symbiose concorde bien avec ces deux manières de classer les Batswá.

Quoi qu'il en soit, la question demeure discutable, et la solution qu'on lui donne dépend de l'importance *relative* donnée aux arguments pour ou contre, ainsi que de la conception générale qu'on se fait d'une ethnie.

(12) Baotó (sing. Botó) se dit par opposition à Batswá (sing. Batswá), dont ils sont les maîtres Baankóló (sing. Nkóló).

F. Critères

Quels sont les critères qui permettent de reconnaître tel groupement humain comme étant un groupe ethnique, une ethnie ?

La définition donnée les énumère. Il convient en outre de spécifier que ces critères sont d'une double sorte : positifs et négatifs. L'absence de tel ou tel élément qui se trouve ailleurs est un critère négatif (zéro), cependant valable, ici comme dans de nombreuses autres sciences.

En outre, les caractéristiques doivent être jugées en comparaison avec celles d'autres groupes ethniques, spécialement les voisins. Le contraste est souvent déterminant.

Les critères principaux se trouvent dans deux domaines : la culture générale et la langue. Il faut les prendre dans leur globalité comparée, tant quantitativement que qualitativement. Malgré un jugement équilibré on peut se trouver ci ou là devant des cas indécis, cas limites, entre appartenance et séparation (cf. Groupes discutables).

Parmi les critères, la langue est souvent péremptoire ; en tout cas, c'est elle qui souvent compte primordialement comme facteur de la conscience ethnique.

Sur quoi se base le jugement concernant l'identité de l'ethnie Mongo ? Selon la définition citée on distingue : culture, langue ; plus les traditions de nature historique, parmi les quelles les généalogies, les migrations, les légendes. Sur ces éléments repose la conscience ethnique, qui s'épanouit surtout dans les rencontres (1) d'une part entre membres de diverses tribus ou fractions de la même ethnie, où se manifeste l'unité foncière, malgré les différences de détails, même entre sections qui s'ignoraient ancestralement ; (2) d'autre part avec des membres d'ethnies différentes, éloignées ou voisines.

La combinaison de ces deux expériences renforce naturellement la conscience ethnique, voire la crée dans les grandes ethnies ou, si l'on parle de conscience latente ou potentielle, la manifeste. Quoi qu'il en soit de cette question de conscience, en réalité elle se base sur une certaine unité culturelle, historique, linguistique, qui demeurent des données objectives, empiriquement observables.

Après ces considérations préliminaires, voyons les détails.

1. CULTURE GÉNÉRALE

Les Mongo sont une population essentiellement forestière. Ils sont réellement implantés dans la grande forêt équatoriale marécageuse. Ce

biotope explique pour une grande part leur caractère, leur organisation, leur psychologie, leur culture matérielle, leur vie, leur art oral, leur histoire, les relations inter-groupes, etc. Cette situation, disons géographique, dans sa globalité fait supposer une identité particulière, distinguant ce peuple des ethnies environnantes qui vivent, entièrement ou principalement, en dehors de cette forêt, dans des contrées découvertes : les plaines, savanes ou steppes.

Le fait que certaines parties de l'ethnie vivent en dehors de la forêt, totalement ou partiellement, comme au Sud, p. ex. dans le bassin de la Lokenyé, ne change pas foncièrement les caractéristiques ethniques, qui persistent pendant de longues générations après que les ancêtres ont quitté leur habitat primitif. La même observation doit se faire, mais en direction inverse, pour les Ngombé, immigrés dans la forêt équatoriale à côté des Mongo depuis peu de générations, à partir des plaines au Nord du Fleuve, où est demeuré le bloc principal de l'ethnie.

2. CULTURE MATÉRIELLE

La culture matérielle simple est principalement basée sur les produits de la forêt qui fournit l'essentiel pour l'habillement, l'habitation, l'alimentation, l'outillage. La terre-glaise et le minerai de fer sont extraits sur place. Le cuivre a été importé à une date relativement récente, suite à l'arrivée du commerce européen.

L'économie est un mélange de cueillette, de chasse et de pêche, d'agriculture. Encore présentement on peut constater la préférence relative dans une ligne décroissante entre ces trois activités.

Le commerce se limite coutumièrement au troc complété par les marchés périodiques entre villages associés. Les expéditions commerciales étaient limitées aux groupes habitant près de Mbandaka et ne s'étaient développées qu'à l'approche des colonisateurs.

Les métiers étaient : la forge, le tissage, la vannerie, la poterie, la sculpture sur bois, le tressage de filets.

Les habitations sont du type rectangulaire. Il existe des variétés locales : (1) hutte régulièrement quadrangulaire avec toiture droite (Centre et Est) : (2) hutte plus grande et largement ouverte, à toit en carapace de tortue, à l'Ouest. Le tout en matériaux d'origine végétale. Les constructions en argile, etc. sont d'introduction récente.

L'alimentation anciennement à base de bananes a été remplacée, progressivement, et dans une mesure variable selon les endroits, par le manioc.

L'élevage n'avait pour objet que les poules, les chiens, les chèvres. Les autres animaux domestiques connus actuellement sont d'introduction récente.

En résumé : une culture matérielle, en accord avec le biotope, simple mais apte à satisfaire les besoins fondamentaux, mieux que dans les régions tropicales, puisque le climat équatorial laisse extrêmement peu de saisons creuses et, partant, n'oblige pas à des mesures de prévoyance et de conservation, excepté pour le poisson, puisque la pêche se pratique, aisément et fructueusement, surtout aux eaux basses, dont le régime dépend principalement de la pluviosité en dehors de la zone équatoriale.

3. ORGANISATION FAMILIALE

Les Mongo pratiquent le régime patriarcal absolu. Le clan est basé sur la descendance patrilinéaire.

Les descendants illégitimes d'une fille sont incorporés dans sa famille, pour y constituer une branche spéciale *jómoto*.

La succession de l'autorité et des droits sur les personnes et le patrimoine se fait donc en ligne masculine. Le chef de la famille, du lignage, etc. est l'aîné de la génération aînée du groupe.

Une exception cependant, du moins aux yeux d'un observateur étranger : le fils de la sœur des membres de la génération en position prend place immédiatement après ses oncles, frères de sa mère. Ainsi la femme qui ne jouit pas de droits dans ce domaine juridique, se voit indemnisée dans son fils. L'explication de cette règle du droit Mongo nous mènerait trop loin. Ajoutons simplement que certains observateurs l'ont interprétée comme une survivance du matriarcat primitif. Cette explication n'est pas autrement prouvée. Et elle n'est pas nécessaire, car l'ensemble du corps de droit Mongo fournit une explication largement suffisante, sans qu'on ait besoin de reconstruire une coutume ancienne hypothétique.

Cette interprétation peut avoir été corroborée par le fait que les Mongo, tout en étant patrilinéaires, connaissent la parenté bilatérale. De ce fait quelqu'un peut quitter son patrilignage (*wise*) et être «naturalisé» dans sa parentèle maternelle (*bonyangó*) avec droit de succession à son oncle (comme ci-devant). Toutefois comme chez les Mongo le clan (au sens propre) est inexistant il n'y a pas question de matriarcat.

4. LE MARIAGE

Comme ailleurs le mariage se constitue entre familles non parentes (exogamie) moyennant remise d'une dot, qui en forme le titre.

Chez les Môngo la dot est relativement élevée, en valeurs métalliques. Elle est compensée par une contredot, consistant en objets périssables : animaux domestiques, ustensiles, etc.

La remise de la dot se fait obligatoirement par l'intermédiaire d'un témoin idoine apparenté aux deux parties. Tous les pourparlers juridiques se font d'ailleurs par lui.

L'épouse exprime son consentement par la remise d'un élément de la dot versée à son père juridique.

Aussi loin que vont les souvenirs historiques la polygamie a toujours joui des préférences des Môngo. Les exceptions volontaires prouvent que ce n'est pas une règle de droit ou une institution proprement dite. Des indices encore constatables suggèrent même qu'il s'agit plutôt d'un état de fait, ultérieurement soumis au droit (La même observation doit se faire pour la guerre, *mutatis mutandis*).

L'épouse continue de faire partie de sa famille ; elle ne devient pas membre de la parenté du mari. Mais elle y demeure liée par le mariage, aussi longtemps qu'il n'y a pas eu de divorce, par restitution de la dot-titre.

Le divorce, actuellement fort fréquent, était extrêmement rare anciennement. Le droit môngo à ce sujet limitait les cas à l'extrême possible, p. ex. par la procédure compliquée et rigoureuse pour la restitution de la dot et pour le remariage. Les motifs du divorce se réduisaient juridiquement à la seule impossibilité pratique de continuer le mariage. Jamais je n'ai eu entendu invoquer la stérilité, dont les suites regrettables pouvaient être contournées par les diverses formes d'unions supplémentaires.

5. LA SOCIÉTÉ POLITIQUE

Une des caractéristiques les plus marquantes est la nature segmentaire de la société. Ce système se retrouve dans plusieurs autres ethnies, au Zaïre, comme ailleurs en Afrique, à côté de systèmes plus hiérarchisés, voire d'états plus ou moins centralisés. Chez les Môngo la segmentation est poussée à l'extrême, plus que dans les ethnies environnantes. Même à l'intérieur de l'ethnie, plusieurs sections, ou tribus, présentent un état de centralisation, de limitation plus ou moins poussée de la segmentation, parfois réduite à la parentèle.

Dans un certain nombre de tribus l'organisation basée sur la parenté et la nature segmentaire est surplombée par une organisation de caractère tout différent. Cette doublure pose un problème historique important, dont il sera question plus loin (Chapitre IV. 4).

La fragmentation des groupes en unités politiques autonomes n'a pas obnubilé totalement la mémoire d'une origine commune, rappelée par la tradition, surtout à la faveur des généalogies – réelles ou légendaires, n'importe pour l'instant. Ainsi ces petits États, limités à un village, souvent même à un hameau ou une section d'agglomération, conservent un nom commun pour tous les groupes descendant d'un ancêtre déterminé. Ce qui témoigne non seulement d'une conscience de l'unité ancienne, historique de cette unité politique, divisée dans le cours des générations, indications précieuses pour les historiens. Rappelons que c'est sur la base de ces noms et de ces souvenirs généalogiques que les administrateurs coloniaux, surtout VAN DER KERKEN, ancien gouverneur f.f. de la province de l'Équateur, ont organisé les chefferies pour l'administration indirecte et les tribunaux indigènes.

6. LE DROIT

Le *corpus juris* Mongo ancestral est conçu de telle façon qu'il a permis de survivre pendant de longues générations, adapté qu'il était à la vie du groupe.

L'administration de la justice n'était pas institutionnalisée en tribunaux constitués. A l'intérieur du groupe autonome elle incombait au chef du groupe, le patriarche, qui jugeait souverainement. En cas de rigueur le sujet pouvait faire appel aux juristes dans le groupe ou dans des groupes voisins, apparentées ou non. Ils n'étaient pas juges, mais simplement conseillers ou arbitres, le patriarche tranchant toujours en dernière analyse.

Le patriarche était également souverain dans les décisions touchant le bien commun, les intérêts du groupe autonome, mais toujours après consultation de ses pairs, les chefs des diverses lignées constituant le groupe. Il était de bonne procédure que les consultés répondent en ordre ascendant, de sorte que la parole finale revenait au patriarche, pour trancher souverainement. Il était évidemment rare, car dangereux pour son autorité, de se prononcer en opposition avec la forte majorité de ses puînés, surtout les plus influents.

Ainsi la monarchie théoriquement absolue était mitigée dans la pratique.

Il faut tenir compte, en outre, de l'influence personnelle d'individus reconnus comme plus sages, plus avisés, plus influents (p. ex. magiquement comme le *nkanga*) pour juger équitablement la situation réelle dans ces petites sociétés fermées où tout le monde se connaissait parfaitement et

où on était forcé par la nature et le caractère segmentaire ⁽¹³⁾ à maintenir la paix, surtout interne.

Le droit mongo théoriquement strict ne manque cependant pas d'une grande souplesse dans la pratique. Ainsi on parvient à éviter ce que les Romains appelaient *summum jus summa injuria*. Cette souplesse servait aux compromis dans des cas de conflits insolubles dans le droit strict. Des cas historiques en sont relatés. Ainsi pour les infractions à l'exogamie (causes de plus d'une segmentation de parentèles), le conflit entre père et fils au sujet de dots p. ex., on est parvenu à des compromis juridiques, permettant de sortir des dilemmes sans devoir sacrifier la loi à la situation, comme cela se fait souvent ailleurs (Europe contemporaine p. ex.).

La jeunesse apprenait le droit par la pratique, mais il existe tout un recueil d'études casuistiques sous forme de contes, publié par le Musée royal d'Afrique centrale, Tervuren (n° 8, 1954).

Pas mal de proverbes et de formules rythmiques *baïli* sont en réalité des brocards, exprimant les règles du droit. D'ailleurs les verdicts de juges-arbitres sont légalement fondés sur ces adages ⁽¹⁴⁾.

7. LA PROPRIÉTÉ

Les Mongo distinguent ici deux branches : la propriété collective, ou mieux, la propriété familiale ou clanique, et la propriété individuelle. Cette dernière est le fruit d'activités personnelles et leurs succession revient aux enfants. La première est héritée des ancêtres ou provient de l'activité du groupe comme tel et donc doit servir aux intérêts de la communauté comme telle ; ce qu'on peut appeler patrimoine. Il comprend le domaine foncier et les valeurs dotales. La succession suit les règles de l'autorité dans le groupe (ci-devant n° 3).

Si la propriété individuelle est à la libre disposition du propriétaire pour l'utiliser selon ses propres besoins, par contre le patrimoine est dit inaliénable. Le patriarche doit le gérer selon sa meilleure conscience de l'intérêt général. Cependant on connaît des cas historiques d'aliénation de terres, sous la pression de certaines nécessités urgentes, touchant le patriarche personnellement ou sa famille restreinte, preuve que cette inaliénabilité principielle n'est pas absolue.

(13) Remarquons, que le traité d'E. Possoz, *Éléments de droit coutumier nègre* (Élisabethville, s.d.), est basé principalement sur la coutume Mongo.

(14) Cf. *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, nouv. sér., 1971 (3), p. 525.

La propriété individuelle théoriquement absolue est mitigée par le devoir de solidarité envers les membres de la parentèle (pas en dehors !).

Quoi qu'en disent les hommes politiques et contrairement aux slogans à la mode en Afrique la solidarité familiale, ou clanique, n'est aucunement du socialisme chez les Mongo. Leurs conceptions et leur organisation présentent un compromis ingénieux entre les droits du groupe et ceux de ses composantes voire des membres individuels. *Tosangí nyangó, byomb'ont'onto – elongi bont'onto ; tófóyatándolé tóya-sangela ndé baanyang'áina*. Traduction : Nous sommes nés d'une même mère, mais nos biens sont individuels – chacun a son propre visage ; nous ne nous désavouons pas, nous nous disons seulement les noms de nos mères (la parenté la plus intime n'efface pas les droits individuels (HULSTAERT 1971b, p. 529)).

Une conséquence de la distinction entre les deux sortes de propriété se situe dans l'utilisation du domaine foncier. Il est à la disposition de tous les membres de la communauté propriétaire, mais sous le gouvernement du patriarcat qui est souvent dit : propriétaire du domaine, mais conjointement avec son devoir patriarcal envers ses «enfants». Mais dès qu'un coin de forêt a été soumis à l'activité personnelle d'un membre, celui-ci y acquiert un droit d'usage et d'usufruit total, pour toute la durée raisonnable de son activité qui est considérée comme incorporée dans cette terre, pour l'agriculture ou pour la chasse. Et ce droit passe à sa descendance. Ceci est encore un exemple de conciliation entre deux droits qui pourraient donner origine à une opposition de principes irréductible (cf. capitalisme – socialisme).

8. RELATIONS INTERCLANQUES

Comme la société mongo est segmentaire et donc chaque petit groupement autonome ou indépendant par définition, et que d'autre part chaque communauté est entourée de groupes équivalents, ne tombant pas sous une même autorité, les relations mutuelles ne peuvent être régies que par des pactes – qu'on peut nommer interclaniques, et que certains auteurs appellent inter-groupes.

Par l'effet du régime exogamique les mariages ne peuvent se conclure que moyennant un pacte pareil.

Il en est de même pour les marchés publics périodiques.

Dans l'absence de pacte les conflits sont inévitablement violents. Cependant les traditions racontent que les guerres étaient évitées le plus possible. D'abord les personnes apparentées aux deux groupes, *mbótswá*,

avaient l'obligation de travailler au maintien et à la restauration de la paix. En outre, ils devaient observer la neutralité la plus stricte. Ensuite, les lois mettaient la responsabilité civile sur le compte du ou des auteurs du conflit qui étaient ainsi tenus d'indemniser les victimes et leur parenté. Finalement le pacte de non-agression était connu çà et là ; quand les conflits armés risquaient de devenir excessifs, l'un ou l'autre homme particulièrement riche et influent (cela allait souvent de pair, ici comme ailleurs !) parvenait à imposer une trêve pour une longue durée dans toute une région. Les détails de cette institution, nommée *impótó* ou *bonsóngá*, nous mèneraient trop loin.

Les guerres intertribales étaient donc forcément limitées. Des cas historiques conservés dans les traditions relatent certaines guerres très graves, et pour preuve on cite le nombre de tués : de part et d'autre 3 ou 4 (car le combat ne peut cesser qu'à l'égalité des victimes dans les deux camps).

De véritables guerres avec de nombreux tués dont font mention les pionniers coloniaux ne peuvent être retenues que pour les grandes migrations, comme celles qui ont eu lieu suite au mouvement madhiste du Soudan, aux raids esclavagistes arabes, subsidiairement à l'apparition des Européens et, dans le Nord-Est du pays môngo, l'installation de l'A.B.I.R. On y reviendra ci-après : V, 2 et VI, 1 et 2.

9. INSTITUTIONS SOCIALES

Un des domaines où les Môngo se distinguent plus spécialement est celui des institutions spéciales qui jouent un rôle important dans beaucoup d'ethnies africaines : sociétés secrètes, cérémonies d'initiation, etc.

Ici le caractère est de nature négative. C'est le critère Zéro. La circoncision est pratiquée uniquement comme une intervention hygiénique. Jamais je n'ai pu trouver trace d'une initiation quelconque de la jeunesse, telle qu'elle est décrite ailleurs au Zaïre.

Il en est de même des sociétés secrètes ou initiatiques. Cependant pour ce dernier point il existe des exceptions.

Il y a d'abord l'*inôngo*. Cette institution étudiée et parfaitement décrite par R. PHILIPPE sous le titre *Inongo* (Tervuren, 1965) est confinée au centre de l'ethnie, dans les tribus Bakutu, Bosaka, Mbole, Ekota, puis rayonnée vers les Nsamba, les Bongando, à diverses époques toutes plus ou moins récentes. L'auteur situe l'origine soit dans la première, soit (plutôt) dans la deuxième tribu. La propagation s'est accentuée vers la fin du siècle dernier. Mais son existence en tant qu'association doit être plus vieille,

comme l'attestent les classes d'individus déjà morts en 1926-27, lorsque j'ai établi des listes chez les Mbole, les Bakutu, les Bosaka et les Boli.

Cette institution semble bien une évolution locale des classes d'âge connues de temps immémoriaux chez tous les Mongo où la question a fait l'objet d'enquêtes, et où elle n'a pas pris le caractère d'une institution.

Pourtant elle ne peut être considérée comme société secrète, malgré une certaine initiation élémentaire. Comme l'écrit PHILIPPE (*op. cit.*, p. 74) : « Il ne s'agit pas d'une initiation au sens propre du terme ... Aucun rite, connaissance ni pouvoir ésotériques ne sont livrés au récipiendaire. C'est plutôt une cérémonie de réception ».

Donc à proprement parler l'*inongo* ne constitue pas une exception. L'institution n'en est pas moins remarquable, puisqu'elle n'est pas connue des autres ethnies bantoues de la République, hormis les Bashilele, et de très peu de Bantous méridionaux ; elle est surtout répandue chez des groupes non-bantous du Nord (*op. cit.*, p. 2).

Une autre institution mérite mieux l'épithète d'initiatique : le *lilwá* ou, selon Carrington *lilwáakwi*, pratiquée chez les Bambole, les Boyela, les Bongandó-Lalia (sous le nom de *lilwa*). Il semble bien que l'origine doit se trouver chez les Bambole. Cependant le langage cryptique usité dans cette tribu est très différent de celui qu'emploient les Bongando. Nous ne possédons aucune indication que cette institution ait été importée, bien que des parallèles existent chez les voisins de l'Est. Pour plus de détails on peut se référer à V. ROUVROY 1929, *Congo*, 1, p. 783 ; M. DE RYCK 1940, *Aequatoria*, 3, p. 2 ; J. F. CARRINGTON 1947, *Baptist Quaterly*, 12, p. 237 ; A. DE ROP 1955, *Zaire*, 9, p. 115).

Une société réellement secrète était le *bonganga* des sculpteurs de cercueils anthropomorphes. Cette société n'existait qu'aux environs de Mbandaka et était sans aucun doute introduite, vraisemblablement des Bobangi de la rive droite [cf. mes articles dans *Aequatoria*, 23, nouv. sér., 1982 (4), p. 492].

Enfin on ne peut omettre de mentionner le *bokwako* qui est incontestablement introduit de chez les Ngombé dans la région de Bokuma-Ingende et cela à une époque relativement récente – quoique je ne dispose d'aucune date précise. Elle groupe des cannibales d'une sorte spéciale. Leurs pratiques secrètes n'ont pas été reconnues par l'administration coloniale qui les écartait comme fantaisies populaires.

En résumé : De ces trois sociétés deux sont clairement importées. Une seule peut passer pour autochtone. De toute façon elles sont marginales dans l'ethnie et l'on est loin de la situation si caractéristique de la grande majorité des ethnies africaines, bantoues ou autres.

Les mouvements d'ordre magique présentent parfois un aspect mystérieux plus ou moins initiatique, mais ce sont là à mon avis des phénomènes d'une nature différente. D'ailleurs, eux aussi, sont importés à des époques plus ou moins récentes.

10. LA RELIGION

A ce sujet il faut remarquer comme particularité une connaissance théorique pure de Dieu, jointe à l'absence de culte, à l'exception de l'une ou l'autre tribu parmi les plus reculées ⁽¹⁵⁾.

Les connaissances au sujet de la survie des mânes sont comparative-ment pauvres. Le culte des ancêtres aussi est peu développé, limité aux premiers temps après le décès, à de petits rites usuels (libations, etc.), à des sacrifices lors de sanctions attribuées aux ancêtres pour des négligences ou des infractions. Rien de bien systématique, stylisé, périodique.

Par contre les génies de la nature (*bilímá*) sont bien honorés et priés, spécialement par les femmes pour les besoins de la procréation.

Aucune trace de polythéisme ou d'idoles, de culte régulier et organisé ou de prières adressées à Dieu, de lieux consacrés au culte (autels, temples, etc.).

En résumé : conceptions justes quoique incomplètes, et peu explici-tées, d'où absence d'une véritable mythologie, et idées vagues sur l'au-delà ; culte centré sur les mânes et en second lieu sur les génies.

11. MORALE

Comme chez un grand nombre de peuples africains, la morale est foncièrement «humaniste», anthropocentrique. Dans la pratique môngo elle est franchement familiale – clanique, visant au maintien biologique et social du groupe restreint, les applications ne dépassant pas ses limites. Et cela malgré la nature générale des règles de conduite énoncées dans les adages de la sagesse populaire. D'où un écart entre l'ethnos et la moralité ⁽¹⁶⁾.

Le référence à Dieu, créateur et ordinateur, est limitée à de rares circonstances et exprimée par un dicton, plutôt que courante dans la vie journalière. La limite entre morale et droit est souvent floue.

(15) Expliquer cette exception sortirait du cadre de la présente étude.

(16) Cf. HULSTAERT, G. 1973. Sagesse populaire Môngo. – *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, nouv. sér., 1972 (4).

12. MAGIE

Les croyances magiques suivent le modèle universel de l'humanité. Beaucoup de pratiques aussi sont foncièrement semblables. Ce qui distingue les Mongo est avant tout la simplicité et la modicité de ces pratiques.

Ancestralement on connaissait principalement la magie défensive protectrice des personnes et des biens, ainsi que les moyens pour maintenir l'ordre public et familial.

La magie offensive était moins pratiquée, sinon comme moyen de vengeance. Ce qui est parfois présenté comme telle est simplement l'effet néfaste de l'usage abusif d'une magie protectrice.

La sorcellerie peut s'exercer soit par des moyens matériels (fétiches) soit par la parole ou le geste. Elle peut être purement biologique, donc involontaire – cas reconnu le plus dangereux, précisément parce qu'il est ignoré même de l'auteur ⁽¹⁷⁾.

La quantité considérable de pratiques diverses connues historiquement sont toutes importées, surtout depuis la colonisation. Elles ont reçu un accueil favorable, jusqu'à éclore en de vrais mouvements de masse. Preuve que la simplicité ancestrale ne provenait pas de l'opposition systématique à la magie, bien qu'il semble indéniable qu'il y ait eu des sceptiques, même anciennement.

13. VIE INTELLECTUELLE

A ce sujet, je ne vois rien qui distingue les Mongo des autres ethnies africaines d'un degré d'évolution semblable. Leurs connaissances, toujours pratiques – comme ailleurs – sont naturellement tributaires du biotope, centrées sur la nature environnante.

14. ARTS

Les arts plastiques sont presque inexistants. Seulement quelques tentatives de sculpture sur bois, extrêmement rudimentaires ; un peu de décorations sur poterie, vannerie, tissus ; çà et là des statues en terre glaise comme monuments funéraires ; etc.

Donc point de masques ou de ces magnifiques sculptures de renommée mondiale connues d'autres ethnies (Baluba, Bakuba, etc.). Les seules

(17) Cette sorte spéciale est signalée de plus en plus fréquemment dans diverses ethnies.

exceptions sont vraisemblablement apprises auprès d'autres ethnies. Telles sont les cercueils anthropomorphes (voir ci-dessus 9. Institutions sociales et chapitre VI. 5. Emprunts culturels) ou stylisés (cf. *Aequatoria*, 22, p. 11), ainsi que les arts décoratifs des tribus de la haute Lokenye et les statues tombales des Ndengese, probablement d'origine kuba (pour les relations entre ces groupes, cf. chapitre VI. 4 et 5).

Par contre, on constate une floraison extra-ordinaire des arts moins matériels, musicaux et oraux.

Pour ces derniers il y a non seulement comme partout : les proverbes, contes, fables, poèmes, mais aussi les formules de salutation Losako, signalées seulement ici, et l'épopée Nsong'a Lianja. Pareille épopée n'est connue que de quelques rares ethnies africaines ; certaines régions en sont complètement dépourvues. Quant aux cycles animaux, ils sont pour ainsi dire universels. Seulement chez les Môngo il y en a deux ; ce qui pose un problème historique. Pour l'aperçu général et une étude d'ensemble, on peut consulter A. DE ROP 1956, *De Gesproken Woordkunst van de Nkundó*, *Ann. Tervuren Ling.*, 13.

La musique aussi a atteint un épanouissement extraordinaire, jusqu'à l'éclosion d'une véritable polyphonie jointe à une polyrythmie compliquée.

Comme partout en Afrique la musique est très généralement associée à la danse. Elle est principalement orale, bien que sa variété instrumentale existe aussi, mais à un moindre degré.

Les grands ballets ancestraux, parvenus à l'apogée dans le *bowongo* ou *bobongo*, sont à ce point de vue spectaculaires, tout à fait exceptionnels en Afrique et reconnus tels par les spécialistes européens⁽¹⁸⁾.

Signalons encore que c'est ici qu'ont débuté les essais d'utilisation de la musique ancestrale dans le culte et la production de nouvelles compositions sur le modèle musical autochtone, d'abord par des missionnaires bientôt suivis de Zaïrois. La première messe bantoue, voire africaine, a vu le jour ici même, inspirée par la variété *iyaya* du ballet *bobongo*. Le mouvement lancé à partir de Bamanya, Boteka et Bolima a déclenché une floraison d'œuvres semblables tant au Zaïre qu'ailleurs en Afrique (cf. P. JANS, A.F.E.R., n° 13, 1938 ; *Aequatoria*, 19, 1, 1956 ; A. DE ROP, *Zaïre*, 7, p. 497).

(18) Cf. VANSINA 1965, p. 91. Pour plus de détails : Iyandza : Bobongo (*Tervuren Archives*, n° 4, 1961) ; VANGROENWEGHE, D. 1976, La mort, le deuil et les festivités Bobongo et Iyaya à l'occasion de la clôture du deuil chez les Baotó et les Batwá des Ekonda (Zaïre), Katholieke Universiteit Leuven, Leuven.

15. LANGUE

Du point de vue pratique la langue est souvent le principal élément distinctif d'une ethnie ou d'un peuple.

Le *lomongo* appartient au groupe bantou du Nord-Ouest, avec comme parents directs le groupe. *Ngombe-Doko-Mabinja*, les *Bobangi* et apparentés *Riverains* (*Eleku*, *Boloki* et autres soi-disant *Bangala*), les *Lokele* et *Basoko*, les *Olombo* et *Topoke*, les parlers de la *Ngiri*, ainsi que quelques langues dans l'actuelle république populaire du Congo, et – last but not least – les *Batetela*.

Ce n'est pas ici le lieu de décrire les phénomènes propres au *lomongo*. Signalons seulement l'existence d'un nombre de dialectes. Ce qui est très normal dans une langue parlée sur une aire si vaste par une grande quantité de tribus dispersées dans la forêt équatoriale sans bonnes voies de communication, n'ayant pas participé à une migration unique, ayant par conséquent subi des influences diverses.

Ce qui est étonnant c'est l'unité foncière persistant malgré les circonstances défavorables. Cette unité jointe aux variantes dialectales de toute sorte pose de grands problèmes historiques, tout en étant une source de documents vivants pour retracer les protohistoire des *Mongo* et, sans doute, d'autres ethnies zaïroises.

16. SYNTHÈSE

Un aperçu un peu différent mais foncièrement semblable se trouve dans *VANSINA* (1965, pp. 83-91). On peut se référer encore à *HULSTAERT* (1961), d'où j'extrais ce résumé condensé (p. 62) : «Les *Mongo* ont une physionomie ethnique bien marquée. Les traits caractéristiques sont, outre la langue, une culture matérielle primitive, une société segmentaire bien organisée et intégrée, centrée sur la famille qui forme la base d'une société politique rudimentaire à la fois monarchique et démocratique ... Plusieurs traits négatifs achèvent le tableau : absence de sectes secrètes et d'initiation, absence d'un état tribal et de son attirail policier et judiciaire, absence d'une organisation religieuse, etc. La pénurie d'arts plastiques est contrebalancée par l'épanouissement du style oral et de la musique».

CHAPITRE III

LES MIGRATIONS

A. Sources

L'histoire de toute ethnie zaïroise commence très naturellement par celle des migrations. En effet, partout les traditions font état de migrations à diverses époques.

Pour les Mongo la documentation existant actuellement permet de nous en faire une idée générale, quoique imparfaite et limitée dans le temps. Le tableau présenté ici s'appuie sur la comparaison des migrations telles qu'elles sont racontées dans les traditions locales.

Il s'agit d'y distinguer ce qui est mouvement local et ce qui est de nature plus générale, donc plus ancien. P. ex. une migration dans une certaine direction peut avoir été interrompue, amenant un retour ou une déviation. Il faut alors tâcher de comprendre ce mouvement comme accessoire, évitant le traquenard d'y voir la migration générale ; ce qui est d'autant plus tentant que souvent pareils épisodes sont racontés avec une abondance de détails telle qu'on pourrait leur accorder une importance qu'ils n'ont pas dans la marche générale des migrations. Ainsi est la poursuite des Ekonda par les Bombomba d'Ikenge (cf. chapitre V. 2. Relations intertribales guerrières).

Dans leur immense majorité les traditions locales sont consignées dans les rapports d'enquête administratifs de l'époque coloniale. Les historiens doivent donc les utiliser, ne fût-ce que parce que, entretemps, beaucoup d'informateurs valables sont décédés. Mais dans la consultation de ces rapports l'historien ne peut omettre d'exercer son sens critique.

En effet, les enquêtes administratives avaient un but pratique bien déterminé (cf. chapitre II. B). D'où deux dangers : de la part de l'enquêteur, la tentation (peut-être inconsciente) de suggérer, voire d'imposer, la réponse ; de la part des informateurs, la crainte de voir l'exposé objectif nuire à leurs intérêts immédiats, p. ex. en provoquant un

déplacement toujours redouté. Rappelons les cas relatés dans *Aequatoria*, 9, p. 75/2, dans *Congo*, 1931, 1, p. 17, dans *Études d'Histoire africaine*, 3, p. 46.

En outre, les enquêteurs ignoraient la langue locale. Ils s'entretenaient avec les informateurs dans la langue intertribale lingala, connue imparfaitement des deux parties et, par surcroît, peu apte à exprimer assez nettement les réalités coutumières ; d'où le danger de nombre d'erreurs cocasses, comme cet administrateur réputé un des meilleurs connaisseurs des populations, qui notait, après plusieurs groupes descendant de l'ancêtre, les Bamɔ, ignorant que ce mot signifie simplement «et d'autres» ou «etc.». A sa question où habitaient ces Bamɔ, il reçut la réponse des vieux qu'ils l'ignoraient. Et pour cause ! Tout cela se trouve naïvement consigné dans son rapport qualifié par ses supérieurs de modèle d'enquête.

Soumises à la critique interne, ces études font apparaître des invraisemblances, des renseignements incompréhensibles, voire des erreurs ou contradictions manifestes. En voici des exemples.

Le principal enquêteur sur des Mbole, administrateur territorial, puis commissaire de district, DELOBBE écrit en 1928 au sujet des Yenge (Mbole de la Salonga) qu'ils ont perdu tout souvenir de leur origine, ne connaissent même pas Wakitoko. Plus loin, il raconte quand même leur venue d'en-bas en remontant la Jwafa. Cette contradiction peut s'expliquer par la citation faite ensuite des études de BECKERS et en s'appuyant sur les généalogies constituées par VAN DER KERKEN. Pourtant la contradiction demeure.

Sur les Mpenge d'entre Loilaka – Loile, le même enquêteur raconte : Ils sont partis de Mankanja qu'ils ne peuvent préciser (l'enquêteur ignore manifestement que bankanja signifie «nouvel emplacement»). De là ils traversent le Fleuve et l'Ikelemba, et sans s'arrêter à Safala suivant entre Ikelemba et Lopori, pour retrouver le reste des Yongo à Bengonda. Comment concilier tous ces noms géographiques ? Traverser l'Ikelemba en venant du nord puis passer entre cette rivière et le Lopori, même si ce dernier nom est donné comme synonyme de Lulonga, comme dans d'autres rapports du même enquêteur : c'est proprement impossible !

Pour les Nkengo le même enquêteur (1928) parle également de Mankanja non spécifié, d'où ils sont chassés par *etumba ya indele*. Il ajoute que cette guerre ne peut être l'arrivée des Européens venus bien plus tard, et qu'elle doit donc être interprétée comme l'invasion des Arabes. L'auteur ne semble pas même s'être aperçu de l'illogicité de son application, car l'invasion des Arabisés n'a pas précédé de beaucoup la venue des Blancs

et, surtout, n'a jamais atteint le Congo occidental, ayant été arrêtée à l'est de l'Équateur par l'État Indépendant (cf. E. BOELAERT 1957, *Aequatoria*, 20, p. 10).

Poursuivant sa description, DELOBBE relate la traversée du Fleuve, puis de la Lulonga-Lopori aux environs de Mampoko, qu'il considère comme une localité Ngiri, appartenant aux Elëku – passons sur cette erreur mineure – sur le chenal débouchant en face de l'île Bonkoto à Lulonga. Comment comprendre cette géographie de la traversée de la Lulonga près d'un village situé sur la Ngiri ?

Autre exemple de texte confus : Les Emoma sont décrits, toujours par le même administrateur, comme venus avec les autres Mbole, spécialement les Bolenge – Isaka (passons sur le rangement de ces tribus et des Emoma avec les Mbole) des rives du Congo. Après avoir traversé l'Ikelemba à son embouchure, ils partent vers l'Est dans une marche parallèle au Ruki, jusqu'à la Momboyo qu'ils remontent jusqu'à l'embouchure de la Loile. Après avoir traversé cette rivière et l'Intwali ils vont s'établir sur la rive gauche de la même Momboyo – Loilaka. La migration des Nkole de la Lokolo est décrite sur le même patron.

Cette description appelle les remarques suivantes. D'abord il est étrange qu'un groupe ait remonté une rivière pour ensuite continuer par voie de terre et finalement passer cette même rivière, manifestement en pirogues. D'ailleurs, où ces populations ont-elles pu trouver les pirogues à l'embouchure de la Momboyo ? Sculptées sur place ?

Très généralement les tribus en migration ont été passées par les Riverains déjà établis.

Ensuite, on comprend mal quel groupe aurait remonté la Loilaka en pirogues pour traverser son affluent à son confluent, au lieu de le remonter un peu plus et débarquer ensuite.

Si «remonter» signifie «longer» cette rivière à l'intérieur on comprend le passage des deux affluents nommés ; mais on se demande pourquoi les Emoma n'auraient pas traversé la Loilaka plutôt en aval pour éviter ce détour, d'autant plus que de part et d'autre les habitants Nkundo actuels n'y étaient manifestement pas encore établis.

Enfin, on a difficile de se figurer une tribu traverser l'Ikelemba près de son embouchure, entourée de toute part par des marécages profonds. Pire : obliquer vers l'est dans l'entre l'Ikelemba et «Ruki» où s'étend un marécage d'environ 40 kilomètres avec, par endroits, des fanges sans fond sondable.

Ce qui a été dit sur les voyages en pirogues vaut aussi pour les Mbole dont les migrations sont traitées par VAN DER KERKEN globalement avec

toutes les tribus qu'il considère comme Mbole, selon son optique générale (cf. la même position pour la peuplade des Ekonda, *op. cit.*, p. 328). Il en parle aux p. 321 et 389. Cela s'applique donc pareillement aux Bolenge-Isaka, considérés comme Mbole par Delobbe. Selon toujours le même enquêteur, ils viennent de Safala en pirogues pour s'établir sur la «Busira» dans les parages de Bokote, où ils voisinaient avec les Èleku jusqu'à leur émigration suite à la guerre du chien, interprétée comme l'invasion des Nsongo. De là ils seraient partis par terre pour leurs emplacements actuels où ils sont devenus terriens. Tout cela paraît assez étrange, jusqu'à se demander si ces Bolenge n'ont pas assumé la tradition de leurs voisins Bonsela – Èleku, vrais Riverains venus certainement en pirogues de l'aval et avec lesquels ils ont vécu assez longtemps pour une acculturation avancée. Aussi l'exposé du P. POPPE ne semble-t-il bien plus probable.

Voici une autre remarque importante pour l'utilisation des documents officiels – surtout dans la synthèse qu'en a présenté VAN DER KERKEN. Plus d'une fois, des migrations sont décrites pour un ensemble de tribus classées sous une même dénomination, p. ex. les Mbole. Dans cette «peuplade» l'auteur range non seulement les Mbole, mais aussi d'autres tribus nettement différentes ; Bolenge-Isaka, Emoma, Mpongo-Nkole, Ngomb'ea Muna, voire de purs Nkundo. Les migrations racontées par tel ou tel groupe sont appliquées à toute la peuplade dans le résumé donné à la page 321 du grand ouvrage. L'historien aura à démêler : (1) ce qu'il y a d'authentique ; (2) l'origine véritable de la tradition et de ses éléments ; (3) dans quelle mesure la généralisation est valable.

Enfin, l'historien doit se méfier des constructions généalogiques de certains enquêteurs officiels, pour lesquelles on a oublié trop facilement d'apporter des preuves (cf. *Aequatoria*, 9, pp. 75-76 ; *Études d'Histoire africaine*, 3, p. 46).

B. Traditions locales

Il ne peut évidemment être question de détailler ici les migrations des diverses fractions. Il suffira donc de présenter une large vue d'ensemble. Toutefois on ne peut se passer de rappeler les grandes lignes des migrations des groupes principaux, pour clarifier le tableau général.

Remarquons encore que nos renseignements sont çà et là fragmentaires, spécialement pour les tribus du bassin de la Lokenye. Ces lacunes devraient être comblées d'urgence.

Sur la base de tous les renseignements recueillis jusqu'à ce jour, on reconnaît trois directions d'immigration dans la cuvette centrale par les

populations qui y habitent à présent et sont groupées sous le nom générique de Môngo.

La première se dit venir de l'ouest. Ce sont les Bakutu, dont les Nkwe racontent être arrivés à leurs emplacements actuels après avoir traversé trois grandes rivières, dont la dernière la Lomela passée près de l'actuel emplacement des Isongú. Un autre groupe parle d'avoir remonté la Jwafa, du moins sur un certain parcours, pour déboucher au confluent avec la Lomela ⁽¹⁹⁾.

Un deuxième groupe raconte également être venu de l'Ouest, région de Mbandaka, où il aurait résidé un certain temps sur des terres ou des îles nommées Tsabala (île) ou Safala (indéterminé), après un voyage à partir du Nord.

La troisième migration part nettement du nord ou du nord-est, selon les groupes, sans qu'il soit fait mention de l'ouest.

Nulle part on ne parle de migrations dans des directions inverses, sinon pour de minimes déplacements clairement locaux.

Suivent maintenant quelques détails.

La deuxième migration est celle des Mbóle. Il me semble probable qu'une partie ait pu venir en pirogue. D'après VAN DER KERKEN, les ancêtres des Mbole auraient traversé le Fleuve Congo ... ont séjourné dans le bassin de la Maringa-Lopori et, plus tard, ils descendirent la rive droite de l'Ikelemba «pour se fixer» sur les rives et dans les îles du fleuve Congo, et dans les régions environnantes, d'où ils auraient fui les attaques des Nkasa (1944, p. 321). A la p. 323 pourtant, il dit qu'ils y ont été refoulés par les Ekonda. Personnellement je n'ai connu cette résidence aux bords du Fleuve que pour les Bolenge-Isaka. En 1926-27, les Mbole septentrionaux ignoraient les migrations antérieures et expliquaient leur origine mystiquement par descente directe du ciel le long d'une corde à Wakitoko (cf. *Congo*, 1931, 1, p. 17). On situe cet endroit près du village nkengo de 'Nkánámongo, où se trouvaient encore, me racontait-on en 1927, le copalier *waka* et le palmier *itoko*. De là ils se sont dispersés vers le sud.

Cette migration à partir de l'ouest décrite par VAN DER KERKEN avec la mention de clans demeurés en arrière le long du «Ruki» convient mieux aux deux tribus Bolenge et Isaka de la Loilaka qui, à une époque relativement récente, ont voisiné avec les Ełeku au nord de la «Busira». Il n'est pas exclu que leur immigration à partir des parages de Mbandaka a

(19) Cf. HULSTAERT 1931, p. 17.

eu lieu en compagnie de ces Riverains, qui, eux, ont sûrement laissé des clans sur les bords du Ruki, p. ex. à Ikenge, Bokuma.

Les Booli qui habitent plus au Sud et diffèrent grandement en tout des Mbole peuvent être venus de cette même direction ; mais après avoir passé et repassé la Salonga. Ce qui pourrait bien se réduire à une tentative de concilier deux traditions, l'une indiquant comme point de départ le nord, l'autre l'ouest. Leurs particularités culturelles et linguistiques ne pointent pourtant pas dans cette direction, mais plutôt vers le bassin de la Lokenye. D'autre part leurs généalogies les séparent nettement des Mbole et les apparentent indéniablement aux Mpoko (acculturés par les Mbole) et aux Ngomb'ea Muna.

Ce dernier groupe décrit sa migration comme venue aussi de l'Ouest, mais par la voie fluviale. Comme argument on cite le village riverain de Ngomb'ey'alala. Toutefois eux-mêmes sont terriens, se séparant nettement des Riverains Balinga qui habitent à leurs côtés sur le bord de la Lomela. Aussi une autre tradition se limite au moment de la séparation d'avec leurs frères Mpoko au nord-ouest de leur habitat présent, entre Salonga et Lomela.

A ces groupes il faut ajouter certaines fractions des Ekota qui se disent être venues de l'ouest, soit par eau soit par terre, tandis que d'autres groupes qui se disent également Ekota donnent une migration à partir du nord.

Quant aux Riverains, malgré leurs origines sans doute fort disparates, ils sont venus de l'ouest, remontant les rivières dans leurs pirogues. Leurs points de départ demeurent obscurs. Cependant nous savons que certains groupes sont apparentés à des tribus riveraines du Grand Fleuve : Boloki, Ekeku, comme le démontrent tant leurs traditions que la linguistique et, pour ces derniers, les groupes restés en arrière lors des migrations le long de la Loikala-Jwafa. Acculturés par les terriens limitrophes, il sera très difficile de retrouver leurs origines lointaines et de retracer leur histoire.

La documentation actuellement réunie donne une immigration à partir du Nord pour tous les autres groupes. Ainsi les Ekonda parlent de la Luafa-Loilaka, traversée dans les environs d'Ingende (où ils ont laissé pas mal d'arrière-gardes (ROMBAUTS 1945, p. 123).

Pour les autres tribus qu'il groupe sous la nomination Ekonda, VAN DER KERKEN indique simplement la migration Nord-Sud, tout comme pour les autres groupes de la Lokenye.

Selon M. MAMET (1960, p. 7), les Bolia viennent des sources de la Lotoi en passant par les environs de Lokolama.

Les légendes recueillies par VAN EVERBROECK (1961) attribuent aux mêmes ancêtres les trois tribus Bolia, Ntomba et Basengele, vivant à un endroit nommé, mais par ailleurs indéterminé : Nsampenge, près de la Jwafa, au sud-ouest de Boende, d'où les descendants, déjà désunis, partirent vers le sud.

Les Bolia quittèrent la plaine de Bosóbé bo nsangi (N.B. il n'y a aucune plaine dans toute cette région centrale de la Cuvette) et se dirigèrent vers le sud-ouest en traversant les contrées habitées à présent par les Bolongo, les Bolendo, les Iyembe, etc. (où des plaines existent).

De même les Ntombá partirent vers l'ouest pour arriver au lac qui porte leur nom, d'où une partie se dirigea vers le lac nommé actuellement Maindombé. Une tradition spécifie la traversée de la Lomela puis de la Salonga, déplaçant ainsi l'origine plus vers l'est.

Les Iyémbé parlent dans le même sens en se disant originaires du nord-est. Les Imoma racontent avoir traversé la Loilaka et la Lokolo, suivis par les Mbelo et les Bokongo, qu'après de furieux combats ils laissèrent passer plus au sud.

De même les Bolendo qui auraient laissé des parents entre Loilaka et Loile, tout comme les Boóli à Yeté des Étété. Leurs voisins Bolongo suivirent à peu près la même voie, en venant d'une contrée appelée Beseki, au-delà de la Loilaka.

Les traditions des tribus vivant plus à l'est font mention d'une migration dans la même direction générale, à partir du nord, en citant nommément la Loilaka. Les Ndengesé ajoutent même avoir traversé la Jwafa entre Loilaka et Salonga, précédés des Ntomba, Bolongo, Bokongo, sous la poussée des Mbóle.

En résumé, toutes les tribus Mongo habitant le bassin du lac Maindombé, de la Lokenye, entre la Lokolo septentrionale et le Kasai, se souviennent de leur immigration à partir du nord, spécialement des parages de la Loilaka. Rares sont les traditions qui remontent au-delà.

En nous tournant vers le nord nous trouvons cette même direction migratoire vers le sud, avec une oblication vers le sud-ouest pour les tribus occidentales, celles qui habitent au sud de l'Ikelemba jusqu'aux Ekonda, et une direction est-ouest pour les groupes habitant entre Ikelemba et Luwo-Lolongo. Ainsi tous ces groupes occidentaux se disent venus de l'entre Luwo-Lopori.

Il en est de même des tribus vivant plus à l'est : Lionje, Bosaka, B. Mpetsi, B. Njoku, dont une partie ne s'est pas écartée beaucoup de cette contrée.

Quant aux Bongandó, Boyela et Bambole, ils font mention de migrations directes à partir du Nord, voire, pour quelques-uns, de la traversée du Fleuve et d'un séjour dans les plaines au-delà. Mais là les souvenirs se font de plus en plus vagues.

Détailler les épisodes de ces migrations pour chaque fraction et décrire les mouvements locaux dépassent le cadre du présent exposé. Il y faudrait d'ailleurs tout un volume.

En résumé : l'immense majorité des traditions pointe vers le nord comme point de départ des migrations, avec des déviations ultérieures vers l'ouest, tant au nord qu'au sud de l'Équateur. Seulement deux groupes parlent d'immigration à partir de l'ouest, et encore pour l'un deux on propose une migration antérieure venue du nord et de l'est.

Il nous reste à dire un mot des migrations des Pygmoïdes. Dans une vue d'ensemble VAN DER KERKEN (1944, p. 384) écrit : «Les ancêtres de la presque totalité des Pygmées ou Pygmoïdes ... ont été assujettis et assimilés par les Mongo ... dans le pays situé au-delà de la Maringa-Lopori, probablement plus au Nord ... peut-être même dans le haut Nil ... bien avant que les Mongo aient traversé le fleuve Congo». Pour toutes ces possibilités aucun argument n'est avancé, sinon vaguement le fait historiquement conservé de la présence pygmée en Afrique centrale.

Une opinion fort répandue considère les Pygmoïdes comme les plus anciens occupants de la forêt équatoriale. Donc les envahisseurs (Mongo, Ngömbe) les auraient trouvés sur place. Cette affirmation se trouve non seulement dans des ouvrages de vulgarisation, tels que les manuels classiques officiels du Zaïre, mais encore chez des spécialistes jouissant d'une autorité incontestable. Ainsi VANSINA : «Avant les Mongo, il y eut dans la cuvette ... des pygmées Twa» (1965, p. 80, cf. aussi p. 54).

Ces livres n'ont donc tenu aucun compte des opinions exprimées dans d'autres publications, ni des traditions qui y sont consignées.

Or, quoiqu'il en soit de la présence de populations pygmées ailleurs, toutes les traditions locales racontent que les Pygmoïdes sont venus dans la Cuvette centrale zaïroise avec leurs suzerains Mongo. C'est à bon droit que P. ELSHOUT (1963, p. 11) écrit : «La théorie avancée parfois que les Batwa pourraient être la population autochtone du pays ... ne résiste pas à l'examen. Les Batwa aussi bien que les Baoto racontent ... que la population Batwa est arrivée dans la région en compagnie de ses suzerains». De même le P. VAN EVERBROECK, pour ces mêmes Ekonda : «D'aussi loin que remonte la mémoire des ancêtres, les descendants de Mputela vivent avec une autre race, les Batwá» (1974, p. 2). Ces renseignements sont conformes à ce qu'on entend ailleurs en pays mongo.

En citant ces histoires qu'il compare à celles d'autres populations du Zaïre, VAN DER KERKEN (1944, p. 400) conclut – et on ne peut qu'abonder dans son sens : «Les divers groupements de Pygmées et Pygmoïdes, habitant actuellement la grande forêt équatoriale, ne sont pas les anciens habitants du pays ... (ils) n'y ont pénétré qu'au cours des derniers siècles, précédant ou suivant les Bantous, auxquels ils étaient vraisemblablement assujettis depuis de nombreux siècles».

Toutefois il faut excepter les Bafoté de la Lolongo-Lopori que les envahisseurs Mongo de Yakata, Bongandó, etc. disent avoir trouvé sur place. Ce qui est d'autant plus acceptable que ce groupe pygmée n'est pas vassalisé, demeuré pleinement indépendant et nomade jusqu'à notre époque.

Comme seconde exception, probable jusqu'à meilleur informé, les Jofé de la haute Jwafa, auxquels se sont heurtés les Boyela, qui disent avoir appris d'eux le maniement de l'arc. Demeuré indépendant, nous pouvons supposer que ce groupe peu nombreux l'était aussi avant la venue des Boyela.

Enfin, il faut émettre encore une certaine remarque restrictivement au sujet des Lokaló de la Lomela. Quoique acculturés aux tribus voisines, aussi bien le nom de leur ancêtre que leurs traditions ne laissent place à aucun doute sur leur origine pygmoïde (HULSTAERT, 1931, *Congo*, 1, p. 45 ; rapport DELOBBE, 1932 ; VAN DER KERKEN, 1944, p. 395). Ils disent être émigrés de la Luwo et en partie d'entre Lomela et Salonga. Ils ne parlent pas d'être venus avec des maîtres. D'ailleurs ils ne sont pas vraiment liés à d'autres populations, comme les vrais Batswá, quoique l'un ou l'autre groupe soit assujéti aux Bóolí. Ils sont donc plus ou moins indépendants comme les Jofé, auxquels leurs traditions les apparentent.

C. Remarques générales

L'analyse des traditions fait apparaître quelques caractères généraux.

1. POINT DE DÉPART

Les traditions des migrations se limitent aux époques les plus rapprochées. Les tribus méridionales ne remontent pas au-delà de, disons, la Jwafa. Celles qui habitent les contrées évacuées par les premières situent leur point de départ soit vers les sources de l'Ikelemba soit près de la Lúwó. Les groupes qui habitent ces derniers parages parlent de la grande forêt entre Luwo et Lopori, en citant les grands affluents de ces deux

rivières dont la jonction forme la Lolongo-Lulonga. Les derniers immigrants de la Lopori et de la haute Jwafa sont les seuls à parler d'une traversée du Fleuve Congo quelque part vers Bumba ou Basoko. Cela vaut tout spécialement pour les Bongandó septentrionaux et, très naturellement, pour les Bóondé-Yamóngo habitant encore très près du Fleuve.

Toutefois une étude très fouillée et détaillée des Nsongo par BENOIT (1929) relate des traditions qualifiées de «très vagues, incomplètes et sujettes à caution» selon lesquelles les ancêtres auraient vécu près de «rivières encaissées et barrées d'énormes blocs rocheux (*lioko*)» e.a. Bowandjalé, affluent de la Bombwembwe, (bien plus large que la Luwo) dans une région de grandes plaines herbeuses et de petites forêts. Il y a avait là beaucoup d'antilopes et le *bongenge*, animal plus grand et plus puissant que le léopard.

De tout cela se dégage le trait général que les traditions ne dépassent pas très loin l'endroit de la résidence actuelle. En d'autres termes : le souvenir du point de départ septentrional (Fleuve, Lopori, Luwo, Jwafa) est en proportion avec leur habitat présent. Plus celui-ci est situé au Nord, plus aussi la connaissance géographique inclut des lieux septentrionaux. Et inversement, à mesure que le territoire actuel est déplacé au Sud, le souvenir du Nord s'estompe. Ce qui revient à dire, que les souvenirs ne remontent pas fort loin dans le temps. Et cela confirme la thèse de la migration à partir du Nord pour la majorité des sections.

2. EXTENSIONS

La mention de la grande eau qu'on rencontre çà et là dans les relations écrites par les enquêteurs me semble devoir être attribuée à des conclusions insuffisamment étayées. Elles ne peuvent donc être acceptées sans de sérieux contrôles, surtout par des enquêtes plus approfondies, dans l'absence de toute sorte d'influence qui pourrait détourner de l'objectivité.

Les extensions que j'estime indues peuvent avoir été communiquées aux témoins interrogés dans une autre tribu. P. ex. les fractions venues en dernier lieu habitant encore à une certaine proximité du Fleuve peuvent avoir retenu le souvenir de sa traversée par leurs ancêtres. Par suite ils peuvent aisément avoir communiqué cette connaissance à leurs voisins, plus ou moins apparentés et, plus tard, à d'autres dans l'une des assemblées intertribales convoquées par l'administration coloniale. De la sorte ces souvenirs peuvent facilement être incorporés dans les traditions de groupes qui les ignoraient ancestralement. Ainsi j'ai entendu des vieux

qui, n'avaient jamais quitté leur groupe au centre de l'Équateur, raconter leur histoire tribale en y mentionnant des faits qu'ils n'ont pu connaître que par des Européens, p. ex. la venue des premiers Blancs à la côte ou de Stanley.

Il peut arriver aussi que l'enquêteur suggère la réponse qu'il attend, pour telle ou telle raison, p. ex. comme confirmation d'un élément qu'il estime vraisemblablement comme conclusion d'autres données, ou simplement d'un fait appris ailleurs. J'en ai connu des cas historiques ⁽²⁰⁾.

C'est encore ainsi que j'explique le détail appris chez les Ngéléwá de la traversée du Congo et d'une résidence à une eau encore plus grande nommée Bolomo ⁽²¹⁾. Plusieurs migrations rapportées par VAN DER KERKEN jusqu'au Fleuve et au-delà me semblent devoir être attribuées à l'une ou l'autre de ces causes.

Des cas de suggestions pressantes, voire contraignantes, m'ont été racontés par plus d'un témoin encore en vie dans les années 1926 à 1945. Les extensions de migrations au-delà de certaines limites doivent donc être acceptées seulement après une sérieuse critique interne et externe.

3. LOCALISATIONS

Plus d'une tradition cite des noms de lieux. Contrairement aux noms de cours d'eau, ils sont généralement impossibles à identifier. En effet, ils ont plutôt l'air de noms communs.

Ainsi Wakitoko déjà mentionnée (B. Traditions locales). Chez les tribus du sud-est on cite comme lieux d'origine : Bolongampo, Mbombolongo, Iyoo, Bokapaikopo, Eseokonda (Bölendö), Bolongitoko (Ndëngesë). Plusieurs de ces noms ne font aucune difficulté. Pour d'autres au contraire, on devrait connaître la graphie exacte, ce dont la plupart des enquêteurs, surtout officiels, ne se sont pas souciés, dans l'ignorance de la phonologie.

Tel nom sonne comme un nom propre connu qui cependant ne permet pas une identification sûre ; ainsi Bondombe cité dans ces mêmes parages et que tel enquêteur a cru pouvoir identifier avec le poste de Bondombe sur la haute Jwafa, ignorant que plus d'un groupe peut porter

(20) Cf. *Études d'Histoire africaine*, 3, p. 46 et *Congo*, 1931, 1, p. 17.

(21) Cf. HULSTAERT 1931, p. 36. On peut se demander s'il n'y a pas ici une confusion sur les noms des cours d'eau. P. ex. le Tsingitsingi (Congo) appliqué à la Luwo, Bolomo serait alors simplement l'affluent du Loporé Bolombo, dans la prononciation locale.

ce nom (tel Bondombe est Ngélé-Mbóle) et sans s'assurer si c'est bien un nom propre de groupe ou de lieu ou un nom commun.

Rappelons aussi Safala cité ci-devant. La transformation – authentiquement ancienne ou modernisante – en Tsabala ou Tsambala a permis de reconnaître la grande île en face de Mbandaka. Mais Safala peut se prêter à beaucoup d'interprétations, puisque le nom commun correspond à «mare». On pourrait continuer sur cette voie, qui ne mène nulle part dans la recherche historique.

Les noms de groupes rencontrés dans les migrations sont généralement clairs. A moins qu'il ne s'agisse de noms portés par plus d'un groupe, tels que Ntomba, Nkolé, Bakutu, etc. Pour les autres on peut, jusqu'à preuve du contraire, les appliquer aux tribus connues. Ainsi lorsque les Bolia racontent être venus de Bolongo l'Olendo.

Cependant il y en a d'autres qu'il demeure impossible d'appliquer à des groupes connus, pour autant que vont nos documents. Il y a d'abord des populations vaincues, comme celles que mentionnent les Bolia et Ntomba (ci-dessus, B. Traditions locales, et chapitre IV. 2). Cette sorte de populations ne se trouve qu'exceptionnellement dans les traditions, qui relatent presque toujours les heurts avec d'autres tribus Mongo (v. chapitre V.1).

Un autre groupe comprend des tribus qui sont mentionnées comme assaillants. Comme on n'a retenu que le nom, il est impossible de l'appliquer à une tribu autrement connue. Tels sont les Nkasa, Basongo, Losasi (cf. B. Traditions locales et HULSTAERT 1931, pp. 18 et 31).

4. LA MIGRATION OCCIDENTALE

En faisant abstraction de quelques groupes moindres afin d'obtenir une meilleure vue d'ensemble, nous constatons dans la combinaison des traditions partielles une direction des migrations à partir du nord-est du territoire occupé actuellement par l'ethnie Mongo. Seules deux fractions situent leur point de départ à l'ouest. Pour l'une d'elles, les Mbóle, VAN DER KERKEN prolonge cette migration vers le nord-est. Son hypothèse n'est pas impossible mais devrait s'appuyer sur des arguments autres que les rapports administratifs, dont certains font état de la traversée du Fleuve soit près de l'actuel Lisala, soit plus à l'aval dans une direction nord-ouest à sud-est, puis du passage de la Lulonga (ainsi le rapport DELOBBE, 1929 sur les Mbole de la Salonga). Il existe bien des traces de la présence mongo dans ces parages. Ainsi le village Mongo à l'est de Lisala dont la langue, au témoignage d'une liste de l'administrateur territorial DENIS (1930), est

nettement nkundo. De même le nom Bokote d'un autre village riverain, à l'ouest de la même ville.

Ces faits peuvent bien fonder une probabilité en faveur du passage de certains groupes Môngo dans ces parages, mais ne constituent pas pour autant des preuves pour la migration des Mbóle, ni à partir des environs de Lisala ni en provenance de régions situées plus à l'est.

Quant aux Bakutu notre ignorance est encore plus grande, dans ce sens que manquent même les indications données pour les Mbóle.

Le P. BOELAERT a cru trouver une sorte de compromis en proposant l'hypothèse d'une migration directement du nord, à partir de l'Ubangi, pour au moins une partie de groupes Môngo, en se basant plus sur les noms ethniques que sur les traditions, sans cependant négliger les résultats d'enquêtes locales. Ces noms portés par de nombreux groupes, grands ou petits, chez les Môngo sont Bakutu, Ntomba et Nkôle (Nkôë, Nkwé). Comme ces noms se retrouvent aussi dans l'Ubangi (dans des variantes) et sur le parcours supposé au nord du Fleuve, mon confrère y a vu un argument solide pour son hypothèse⁽²²⁾. Évidemment elle a été rejetée par VAN DER KERKEN (1944), parce qu'elle ne s'appuie pas sur les généalogies ni même sur les traditions ; et qu'en outre tous ces noms ne seraient que des sobriquets, épithète qu'il colle, généralement sans la moindre preuve, sur un grand nombre de noms ethniques qui, à mon avis, sont parfaitement valables.

La migration proposée dont parle BOELAERT demeure donc à l'état de pure hypothèse. Mais depuis lors nous ne savons toujours pas comment expliquer par quelle voie Bakutu et Mbole sont arrivés au point de départ occidental, supposément les alentours de Mbandaka, ni comment faire cadrer leur immigration avec celle du grand bloc Môngo, dont on ne peut les séparer sur la base de leur culture et de leur langue. En d'autres termes, comment concilier leurs migrations et leur appartenance ethnique indéniable ?

5. LES MIGRATIONS DES BATETELA

Les migrations de cet important groupe ne peuvent être omises dans notre tableau, car elles présentent un point de comparaison utile pour notre propos. En effet, les lignes d'immigration présentent une grande similitude. Les traditions connaissent une voie principale Nord-Sud, par le bassin du Lomami, suivie par le groupe principal Watámbúlu. Les

(22) Cf. *Aequatoria*, 1, 8, p. 8 et *Kongo-Overzee*, 3, p. 22.

Ngandu viennent aussi du Nord mais en passant par les bassins de la Jwafa et de la Lomela. Les Njofu enfin, venus du Nord, obliquèrent vers l'Ouest, jusque vers l'embouchure de la Jwafa pour ensuite se diriger directement vers le Sud. Depuis l'embouchure du Kasai ou de la Lokenye ils se dirigèrent vers l'Est, où finalement les trois groupes se sont heurtés les uns aux autres, souvent d'une manière très sanglante ⁽²³⁾.

Important pour notre propos est cette triple voie de pénétration, qui rappelle étrangement les trois directions décrites ci-devant. Quoique s'ignorant ancestralement, le grand groupe Batetela et le bloc des autres groupes de l'ethnie se souviennent de voies d'immigration analogues, parallèles, bien que manifestement indépendantes et, sans doute, séparées dans le temps. Cette similitude pourrait être une simple coïncidence, mais il semble plus logique, tout bien considéré, d'y voir un argument de plus pour la thèse de la parenté étroite entre les deux sections, l'appartenance donc à la même ethnie Mongo prise dans sa totalité, telle que la comprennent p. ex. VAN DER KERKEN (1944) et BOELAERT (*Aequatoria*, 1, 8).

6. SYNTHÈSE

Si nous écartons les Bakutu et les Mbôle, l'immigration des Mongo est racontée par les traditions comme venue du Nord. Aucune tradition ne fait mention de la direction opposée – sinon comme mouvement accessoire de recul, spécifié clairement comme tel. Ceci se vérifie tant pour le grand bloc principal que pour les Batetela.

Reprenant les deux tribus centrales qui font exception, on pourrait faire rentrer les Mbole dans le courant général, si certaines données mentionnées ci-devant (ci-dessus 4. La migration occidentale) étaient confirmées par des recherches ultérieures. Si le résultat en est positif, le cas mbole s'alignerait sur celui des Batetela Ngandu.

Il en est de même pour les Bakutu à évaluer aux Batetela Njofu. Mais là nous demeurons complètement dans l'ignorance, en dehors de l'hypothèse de BOELAERT (v. 4. La migration occidentale) et en attendant de nouveaux faits probants, si jamais ils se trouvent.

Au cas où les migrations de ces deux groupes ne pourront être alignées sur les voies des autres fractions, il faudra expliquer leurs appartenance manifeste à l'ethnie Mongo par les caractères culturels conformément à la définition. Cette question reviendra plus loin (chapitre IV. 1).

(23) Cf. DELCOURT & DALLONS 1949, pp. 2 et ss.

Entretemps retenons l'acquis indiscutable de l'axe général de l'immigration Mongo dans la cuvette centrale à partir du Nord et, pour les fractions venues les dernières, l'au-delà du Fleuve, voire – exceptionnellement – des parages de l'Itimbiri. Cette conclusion sera reprise pour le problème de l'ethnogenèse en IV.

7. MOTIFS

Les motifs invoqués par les traditions pour expliquer les migrations et l'abandon des emplacements déjà atteints sont multiples.

Très souvent la seule raison donnée se trouve dans les attaques d'autres groupes, qui forcent au départ et donc à la recherche de nouvelles terres. En général les traditions ne cachent pas l'infériorité de leur propre tribu devant la puissance supérieure des assaillants. C'est là un argument important en faveur de la validité historique des traditions.

Parmi les motifs d'ordre interne nous trouvons souvent des disputes pour le butin de chasse. Et là l'éléphant joue un rôle éminent, tout comme il est encore actuellement la cause de conflits souvent violents, voire meurtriers, entre tribus voisines. Pour sauver la paix l'un des groupes se décide à l'émigration.

D'autres séparations sont expliquées par des conflits entre subdivisions de tribus ou de parentèles, suite à des différends de nature familiale ou matrimoniale, p. ex. au sujet de la présence (rarement) ou (plus souvent) rivalité pour des femmes (débauche, divorce, etc.) d'où résulte un état de tension persistante qui force à la séparation et donc au déplacement.

Pareils événements mineurs peuvent être racontés de telle manière qu'elles prennent le pas sur la cause majeure d'ordre externe qui est ainsi moins marquée sans pourtant être laissée dans l'ombre. C'est du moins l'impression qui se dégage des récits des grandes migrations du bloc septentrional, présentées comme «guerre du chien» ou de Lofembe, Lokeli, etc. (cf. plus loin 9. Clichés et merveilles et chapitre V. 2).

Quant à la séparation pacifique par l'étroitesse de l'espace, le manque de terres pour l'agriculture ou de forêts pour la chasse, je n'en ai personnellement pas connu de récits. Cela n'équivaut pas à nier la possibilité du fait. C'est plutôt une indication de l'importance mineure dans la réalité historique. On peut supposer que là où le cas se serait présenté il a été éclipsé par un autre fait plus marquant, parmi ceux qui sont mentionnées ci-devant.

Prenons comme exemple les Ekonda et leurs voisins Nkundo. Les premiers ont cédé la place aux seconds lorsqu'ils sont arrivés au Sud de la Loilaka après avoir abandonnée les terres situées au Nord de la Jwafa, délogés par d'autres tribus nouvellement venues du Nord-Est.

Si le manque d'espace vital n'est pas mentionné, cela n'exclut pas l'existence historique de pareille situation. En effet, d'une part la méthode agricole générale en Afrique noire (l'exploitation extensive du sol sans jamais lui donner une nourriture) et d'autre part l'absence d'un élevage tant soit peu développé pour satisfaire les besoins en protéines animales, exigent une superficie considérable pour les champs et pour les forêts réservées à la chasse, sans réelle proportion avec la population qui pourrait s'en nourrir grâce à un usage organisé d'une manière plus rationnelle. On comprend ainsi aisément que ces populations ont dû se trouver à l'étroit plus d'une fois.

8. CLICHÉS ET MERVEILLES

Dans les traditions orales, surtout celles qui relatent les migrations, se retrouvent fréquemment des événements parallèles et analogues. On peut les considérer comme des sortes de clichés, communs à divers peuples à travers le monde. On a l'impression de se trouver devant du déjà entendu. Cela se présente p. ex. pour les motifs des migrations (cf. ci-dessus 7. Motifs). Évidemment les détails varient selon les groupes.

Ensuite se pose souvent la difficulté de la traversée de cours d'eau. Là où sont installés des Riverains c'est à eux que s'adressent les migrants terriens pour les passer en pirogues. Là aucun problème. Mais le problème surgit aux endroits où il n'y a pas de Riverains.

Les Itende la Ngonda fuyant les Batetela esclavagistes traversèrent la Lomela en pirogues et en radeaux (LARSEN 1930, p. 52). Sans doute ces moyens ont-ils été fabriqués sur place. Ce double moyen a probablement été utilisé encore dans d'autres occasions. Du moins c'est une explication qui peut être donnée pour certaines traditions qui en font état sans mention de Riverains.

Ailleurs on parle d'une sorte de passerelle au moyen de pierres ou, comme les Booli, de noyaux palmistes pour traverser la Salonga, «à la hauteur où habitent maintenant les Lwenga», me racontait-on en 1927.

Puisque les Mongo ont trouvé comme habitat définitif une contrée riche en cours d'eau dont les rives étaient déjà occupées, la traversée en pirogues est la plus fréquemment mentionnée dans les traditions. On n'y trouve même pas les accidents dont les traditions d'autres ethnies font

souvent mention (cf. pour l'Ubangi, le P. R. MORTIER, *Aequatoria*, 7, p. 107).

Quant au merveilleux qui se rencontre fréquemment dans certaines traditions, les cas sont rarissimes chez les Mongo. Personnellement je ne connais que la légende de l'origine des Mbole descendus du ciel le long d'une corde ou d'une liane (cf. B. Traditions orales).

On peut voir là que l'extraordinaire et le miraculeux ne sont pas cherchés pour eux-mêmes et que les traditions se tiennent de préférence au niveau du naturel).

Toutefois des événements merveilleux sont racontés au sujet de l'un ou l'autre personnage présenté comme historique. Les cas se rapportent spécialement à un ancêtre héroïque, plus ou moins légendaire, et surtout à des magiciens renommés, auxquels sont attribués des pouvoirs miraculeux ; ce qui n'est que très normal vu leur profession et les croyances fort vivaces dans le domaine de la magie.

Ce qui est remarquable c'est que ces croyances n'ont pas déteint sur les traditions au sujet des origines des migrations, des contacts avec d'autres tribus. Les récits miraculeux mentionnés en premier lieu sont bien présentés comme historiques eux-aussi. Et pourtant la place qui y est tenue par le merveilleux les distingue nettement des récits cités en second lieu. Ce qui me fait l'impression que les représentants de la tradition font la distinction entre l'histoire proprement dite, concernant la tribu, d'une part, et la «petite histoire» sans véritable importance sur le niveau ethnique d'autre part.

Cette impression est corroborée par la conservation suivante. Le trésor ancestral du style oral contient une quantité de contes et de légendes, où la fantaisie se donne libre cours dans le vaste domaine du merveilleux. Cela se constate dans un nombre de contes, ceux qui traitent des humains mais surtout ceux dont les sujets sont les ogres (cf. HULSTAERT 1965 et 1971 ; et Rechtspraakfabels, *Ann. Tervuren, Ling.*, 8). Et non moins dans l'épopée de Lianja (E. BOELAERT, *Aequatoria*, 12 ; *Ann. Tervuren, Ling.*, 17 et 19, 1957 et 1958 ; A. DE ROP, 1978). Cette œuvre littéraire de premier ordre peut raisonnablement être considérée comme une légende, c'est-à-dire un récit à base historique, une histoire roman-tisée, à l'instar d'épopées européennes, telles que l'Iliade, Roland, Graal, Heliand, Roi Arthur, Edda, Beowulf, etc. Et cependant les faits merveilleux qui y abondent ne se retrouvent point dans les traditions.

Ce n'est donc pas le goût du merveilleux qui manque aux Mongo. Aussi me paraît-il plausible de tirer de la comparaison de tous ces faits la

conclusion que dans l'esprit de ce peuple et de ses «historiens» – ou si l'on préfère : de ses spécialistes en traditions – vit la distinction entre simples récits, incorporés ou non dans l'art oral, et histoire dans le sens propre du mot. En d'autres termes : les traditions sont à prendre comme l'expression de l'histoire tribale, adaptée au degré de leur évolution culturelle. C'est en même temps un argument en faveur de la validité de ces traditions pour l'histoire scientifique.

9. DATES

Peut-on dater les migrations ? Une chronologie comme on la conçoit en Europe n'est pas possible en Afrique à cause du manque de documents.

Cependant certains auteurs s'y sont essayés, mais sans étayement scientifiquement valable, p. ex. VAN DER KERKEN et nombre d'enquêteurs officiels. D'autres cependant se basent sur des données valables. Ainsi le P. H. ROMBAUTS (1945, p. 124) qui, pour la venue des Ekonda sur leurs territoires actuels, établit le compte sur des généalogies et arrive ainsi à deux dates possibles : 1700 à 1750 et 1770 à 1820. Comparez ces chiffres avec ceux que VAN DER KERKEN donne pour l'installation sur leurs terres actuelles : entre 1790 et 1815 (1944, p. 336).

Pour le départ des Mbóle, VAN DER KERKEN donne 1750-1775. Ainsi il laisse un délai bien trop court entre cet événement et l'arrivée des envahisseurs Ekonda qui les auraient délogés de la région de Mbandaka-Bikoro-Ingende.

Ailleurs il parle de la traversée du Fleuve d'une part par les Batswá, d'autre part par les Batetela, qui aurait eu lieu entre 1300 et 1500 (1944, p. 399).

R. TONNOIR place les infiltrations Bolia et Mbélo chez les Badia-Baboma au XIV^e siècle (*op. cit.*, p. 20).

Selon VANSINA (1965, p. 80), les Bolia ont fondé leur royaume entre les XIV^e et XVI^e siècles.

Pour les Bongili, tribu Bokote de la zone d'Ingende, le P. Boelaert calcule la date de la traversée de la Loilaka entre 1740 et 1840, sur la base des généalogies. Il se rapproche ainsi des estimations du P. ROMBAUTS (cf. *Aequatoria*, 10, p. 25).

Suivant les traditions Kuba l'immigration des tribus de la Lokenye aurait été stoppée par les Boyela sur la haute Salonga vers 1600. Comme, selon VANSINA, elles faisaient partie de la même migration que les Ekonda, ces derniers auraient occupé leur territoire actuel à la même époque,

repoussant les Bolia et les Ntomba (VANSINA 1965, p. 80). Nous voilà loin avant les dates citées précédemment, ce qui en même temps recule loin dans le passé l'arrivée des Boyela.

Tout cela montre les grandes divergences dans les dates proposées par divers auteurs. On en déduit la leçon d'une grande prudence dans ce domaine. Il faudra encore beaucoup de recherches aux différents niveaux à côté des traditions comparées, en soumettant toutes les sources à une critique rigoureuse.

Ainsi, comment admettre ce qu'écrit VANSINA (1965, p. 80) que les Losakanyi se sont séparés de leurs parents Boloki sous la poussée ngombe au XIX^e siècle ? La tradition unanime dans cette région attribue cette migration à l'arrivée des tribus nkundo qui y habitent à présent et parle de la poussée ngombe comme bien plus récente. Remarquons en passant que les Losakanyi ne sont pas apparentés aux Boloki, ils ont simplement été voisins pendant une période assez longue.

Les dates données pour les Ekonda valent en même temps pour l'arrivée des Nkundo voisins, auxquels les Ekonda ont laissé la place. En situant ces deux événements plus ou moins contemporains vers les années 1800-1840 il ne semble étrange qu'aucun vieux encore en vie, disons en 1930, n'avait le souvenir d'un grand-père né au-delà de la Loilaka – Jwafa et donc immigré au Sud. Ce qui n'eut été nullement impossible pour des personnes qui ont été témoins de l'arrivée des premiers Blancs à l'Équateur, comme j'en ai connu.

Pour les immigrations nettement récentes, la datation est évidemment plus facile, comme j'en ai fait la constatation chez les Bosaka où p. ex. des Ngéléwá dans la force de l'âge déclaraient en 1927 avoir vu le jour près de la Lolaka, et des vieux au-delà de la Luwo.

Des témoignages personnels peuvent contribuer à former la base pour une chronologie des événements assez rapprochés. Il devient de plus en plus difficile de les trouver. Mais çà et là des écrits datant déjà de quelques décades peuvent être fort utiles. Ainsi je trouve dans un rapport d'enquête rédigé par DELOBBE en 1928 sur les Nkengo le témoignage d'un vieillard des Ibonganongo, dont l'administrateur estimait l'âge à 90 ans, un certain Lwembe qui déclarait que son père était venu de Wakitoko.

Dans la recherche d'une chronologie même relative on doit tenir compte de l'ancienneté comparative des immigrations. En effet, sauf preuve du contraire, on peut difficilement admettre qu'une tribu ait pu passer à travers le territoire occupé déjà par une autre tribu puissante,

p. ex. les Bakutu venant de l'ouest traverser les territoires Nkundo et Mbole (24).

Des exemples de chronologie relative se trouvent dans les traditions. Ainsi les Lonola se souviennent de trois guerres successives nommées Isongo, Lofembe-Lokeli, Tosasi, cette dernière décrite comme les incursions des esclavagistes arabes. L'enquêteur BENOÎT (1929) les date respectivement vers 1870, 1882 et 1890.

D'autres moyens de comparaison se trouvent dans les migrations, les généalogies, l'histoire de divers personnages, lorsqu'il y est question d'avant et d'après, d'ainé et de puîné, etc.

(24) De ce point de vue on s'étonne de lire : «Les Mongo du nord-est sont installés dans leurs territoires depuis très longtemps. Ce sont peut-être les Mongo les plus «anciens» (VANSINA 1965, p. 82). Ce jugement ne concorde pas avec les traditions ni avec la classification de Van Bulck mentionnée ci-dessus en II. D.

CHAPITRE IV

ETHNOGENÈSE

Après l'exposé des groupes composant l'ethnie Môngo et de leurs migrations, pourrait-on se faire une idée générale de l'origine de l'ethnie, de sa protohistoire ? Cette tentative se fait en plusieurs étapes, en commençant par certaines questions préliminaires indispensables.

1. ORIGINE LOINTAINE

D'abord peut-on pousser l'histoire au-delà des traditions, même étendues le plus loin possible ? C'est-à-dire, les positions extrêmes des tribus venues les dernières, qui donnent leur point de départ au nord du Fleuve, peuvent-elles raisonnablement être étendues à toutes les sections ou du moins à la grande majorité ? Ensuite peut-on envisager encore plus loin une contrée, disons dans les parages de l'Itimbiri ou de l'Uele ? Si oui, sur quoi appuyer cette théorie ?

VAN DER KERKEN (1944) s'y est essayé. En fait d'arguments, il se rapporte à l'une ou l'autre allusion de la part d'un témoin isolé – quelle foi peut-on y ajouter ? Ensuite il se réfère aux traditions de populations étrangères au sujet de contacts avec des groupes Môngo que p. ex. elles ont délogés. C'est là bien un argument valable, mais uniquement pour les sections envisagées. Si les données fournies par les sciences auxiliaires confirment ces traditions on a une base solide. Mais ces renseignements sont encore inexistantes.

Une attitude générale de doute peut être difficilement écartée, lorsqu'on connaît la thèse de l'origine des Môngo en bloc situé quelque part loin au nord-est, vers l'actuel Sudan. Cette thèse a été la doctrine officielle enseignée à l'Université coloniale de Belgique, étalée dans l'ouvrage de VAN DER KERKEN (1944) et dans toutes les enquêtes administratives. Elle est basée sur des traditions qui donnent comme axe général des migrations le nord-est, avec comme ultime point de repère la traversée du Fleuve entre Bumba et Kisangani.

Toutefois en plaçant cette thèse dans le contexte des publications, p. ex. de l'ouvrage de VAN DER KERKEN (1944), on s'aperçoit qu'elle fait partie d'une opinion plus générale qui situe l'origine des Bantous dans le bassin du Nil, avec une vague secondaire venue de l'ouest africain. Cependant la raison pour laquelle la thèse «congolaise» se tient à la direction nord-est pour les Mongo n'apparaît pas clairement.

Une conception mieux fondée doit attendre les résultats de comparaisons avec d'autres sources scientifiques, telles que les cultures et les langues. Pour autant que portent nos connaissances actuelles, la direction primitive de la migration se situe plutôt dans la direction contraire, le nord-ouest.

Ainsi l'étude de COUPEZ, ÉVRARD et VANSINA (1975, *Africana Linguistica*, Tervuren, 6) admet l'hypothèse de GREENBERG (1963) selon laquelle le point d'origine des langues bantoues se situe au nord-ouest ... (dans les) savanes à la limite du Nigeria et du Cameroun. Elle donne la conclusion que les langues des tribus forestières «ont dû se détacher très tôt du noyau et les unités ... se séparer presque aussitôt» (p. 154).

En concordance avec cette thèse COUPEZ (1978, p. 238) a publié une carte des migrations bantoues où les langues du groupe de la forêt avec celles des blocs Kongo et de la région Kwango-Kwilu sont indiquées comme descendant du point d'origine directement vers le sud et le sud-est, avec une seconde colonne, séparée du bloc principal en migration vers l'est quelque part vers l'Uele-Bomu et se dirigeant droit au sud (Bongando, Bambole, Batetela).

Les résultats de ces recherches sont extrêmement importants pour la protohistoire Mongo. Ils ne donnent aucune solution aux nombreux problèmes posés par la situation très compliquée de l'ethnie, dès qu'on s'écarte des généralités pour pénétrer dans les détails de la réalité concrète. Mais entretemps ils s'inscrivent en faux contre la théorie de l'origine des Mongo à partir du Sudan, voire de leur passage par le bassin du Nil. Ils rejoignent l'hypothèse du point de départ occidental, suggérée par l'ethnographie.

D'ailleurs, déjà H. JOHNSTON (1919-22, *Comparative Study of the Bantu and Semi-Bantu Languages*, 2 vol.) avait conclu à la migration à partir du bassin oriental de la rivière Benue (Nigeria-Cameroun), sur la crête de partage Nil-Congo, vers les grands lacs, point de dispersion ultérieure vers l'est, l'ouest et le sud. Les nouvelles recherches mentionnées corrigent cette hypothèse pour le groupe occidental, dont font partie les Mongo.

On pourrait se demander comment les auteurs de l'époque coloniale, tels que VAN DER KERKEN, ont pu négliger les données linguistiques contenues dans l'ouvrage de JOHNSTON pourtant de bonne renommée.

2. ORIGINE UNIQUE ?

Entretemps une autre question de grande importance se pose : Est-ce que toutes les sections formant l'ethnie Môngo ont la même origine ? Cette ethnie n'est-elle pas composée d'éléments hétérogènes, plus ou moins nombreux ? Même si la majorité a une origine commune, aux traditions parallèles, se réclamant d'une généalogie commune (fût-elle de fait légendaire), n'a-t-elle pas absorbé des populations étrangères, par conquête, mélange, acculturation ? Cela est affirmé à plus d'une page du livre de VAN DER KERKEN. Aussi il écrit au sujet des Môngo du sud-ouest : «Ils ont assujetti, incorporé et assimilé de nombreux éléments étrangers dans les régions du lac Ntumba, du lac Léopold II, de la Lukenie et du Kasai» (p. 353). Mais il ne donne pas de preuves.

Pareillement au sujet des Bakutu et Ntomba voisins il écrit qu'ils «constituent, soit un groupe mongo séparé et différencié, soit un groupe de populations non mongo ultérieurement mongoisées» (p. 363). Ce qu'il explicite dans une hypothèse p. 367. Comme arguments il donne : (1) leur absence dans les généalogies tant des Mongo au sens restreint que des Mongo au sens étendu ; (2) leur culture assez particulière – sans pourtant spécifier ; (3) ils parlent «des langues mongo différant des langues mongo parlées par les Mongo au sens restreint ou au sens étendu» (p. 712).

Je ne nie pas que les Bakutu puissent être les descendants de populations non mongo absorbées et acculturées. Mais on ne peut se contenter de pareilles généralités. Il faudrait des détails, même si l'on ne peut pas spécifier les tribus qui ont contribué à cette acculturation, active ou passive. Entretemps il faut opposer aux arguments de l'auteur cité que : (1) l'authenticité de ces généalogies générales est plus que douteuse ; (2) la culture est moins divergente que p. ex. celle des Bolia ; (3) la langue est bien plus proche de beaucoup d'autres dialectes Mongo que p. ex. ceux des Ntomba de Bikoro, des Emoma-Mpongo, des Bongando, des Bambole.

Toutefois, l'absorption et l'acculturation ne peuvent être niées à priori. Ce sont des phénomènes universels. Beaucoup de cas historiques sont connus à travers le monde. Où existe-t-il un peuple génétiquement homogène, historiquement exempt de mélange ? Les vieux peuples d'Asie et d'Europe sont tous hétérogènes selon des documents authentiques qui couvrent des milliers d'années d'histoire.

3. POPULATIONS ANCIENNES

Le P. VAN EVERBROECK écrit (1961, p. 4) : «Au cours de leurs pérégrinations et de leur pénétration dans leur domaine actuel, les Bolia et les Ntomba ont rencontré des ressortissants d'une peuplade qu'ils dénomment de quatre noms différents : Nsesé la Bosanga, Nsesé e Mboto, Balimá, Nganga. Il est certain que la région du Lac Léopold II était habitée par les Nsesé la Bosanga avant l'arrivée des Bolia et des Ntombá ... Les ancêtres de ces Nsesé seraient venus de très loin du côté du soleil levant. Un groupe aurait poussé au nord pour fonder un village, nommé Bonokwabatu. Le second groupe, Nsesé la Bosanga, vinrent directement vers le Lac fonder Ndongó (l'actuel Inongo) en passant par les bassins de la Lokenye et de la Lokolo.

Ce texte attribue une migration identique aux deux tribus Bolia et Ntomba. Les rapports d'enquête consultés parlent de ces Nsesé à propos seulement des Ntomba.

Le P. DE SCHAEZEN (1943) ne fait aucune distinction entre les tribus lorsqu'il écrit que les plus anciens occupants de la région du Lac Léopold II sont les Nsesé Bosanga.

De son côté, E. W. MÜLLER (1955) ignore ces premiers occupants dans sa thèse *Das Fürstentum bei den Südwest-Mongo*. Je traduis (p. 98) : «(Chez les Bolia) on ne parle pas d'une population antérieure ; pourtant la composition des villages montre sans équivoque que les Bolia actuels proviennent de deux strates différentes de populations».

De même la majorité des tribus est muette sur des occupants antérieurs étrangers. Les traditions parlent abondamment de tribus délogées, mais ce sont toutes des sections de la même ethnie mongo. Tout comme les groupes par lesquels elles ont été elles-mêmes refoulées sont d'autres Mongo, sauf quelques exceptions marginales.

4. MÉLANGES

Cependant certaines traditions font clairement mention de mélanges. Ainsi pour les Ohindu et autres soi-disant Basongomeno selon les enquêtes officielles, surtout de Jensen, et autres sources non publiées. Mais nous manquons de détails pour connaître l'identité des populations amalgamées.

A l'autre extrémité du domaine mongo les Basengele sont présentés comme un mélange de populations, dans les termes de VANSINA (1965, p. 80) : «Les Sengele sont des Lia conquérants, gouvernant une population

apparentée au Tio ou aux Boma». Ou comme on peut le lire dans un rapport officiel : «Les Basengèle des Badia, les Baboma, d'autres mal déterminés, auxquels sont venus se superposer les Bolia».

Des mélanges nombreux sont clairement connus dans l'histoire et par les phénomènes culturels et linguistiques, mais les constituantes appartiennent à l'ethnie môngo. Ce sont donc des mélanges intertribaux.

A part cela le chercheur peut bien sûr soupçonner des mélanges à différents indices. Il doit alors commencer par relever les phénomènes qui prouvent le mélange, ce qui ne pourra se faire que grâce à une étude plus approfondie et comparative des variantes culturelles, linguistiques, etc. dans les différents groupes ethniques susceptibles de servir de points de comparaison.

Il est bien possible qu'on ne trouve aucun groupe ethnique capable de fournir une explication raisonnable, p. ex. à cause de l'absorption complète, et que cependant la comparaison entre les groupes ne laisse place à une autre explication. Et cela me semble bien être la situation réelle dans l'ethnie Môngo, comme les pages suivantes essaient de l'expliquer.

L'ensemble des sections môngo présente à la fois une unité foncière indéniable surtout face aux ethnies voisines et des divergences plus ou moins prononcées, dont certaines sont comparables aux phénomènes observables ailleurs. Comment expliquer cet état de choses ? Par un amalgame original ? par des emprunts au cours des migrations ? par l'absorption de groupes étrangers ? Puis vient la question : peut-on retrouver ces groupes ? Ensuite : où et quand ces événements ont-ils eu lieu ? Enfin comment expliquer la conservation de l'unité foncière malgré les migrations séparées dans l'espace et surtout dans le temps, malgré le manque d'unité politique, les désavantages du biotope, etc. Il faut sérier les réponses.

L'unité foncière ne me semble explicable que par une unité originelle des diverses tribus, au moins dans leur partie la plus importante.

En d'autres termes, les noyaux de ces groupes doivent avoir constitué un groupe ethnique, grand ou petit, à un certain moment de leur histoire. L'unité culturelle originelle ne peut être niée, que les individus et les familles descendent d'un même ancêtre ou aient eu des origines disparates. Dans ce dernier cas l'acculturation doit avoir été assez rapide et complète pour produire l'unification ; ce qui a pu se réaliser d'autant plus vite que le groupe était hypothétiquement petit.

Ce groupe originel peut être compris comme un segment détaché d'un groupe majeur, actuellement inconnu. Son identification ne pourrait

se faire éventuellement que sur la base d'une certaine similitude culturelle. Mais comme l'ethnie Mongo est étendue et constituée de nombreuses sections, elle ne peut être conçue que comme relativement très ancienne, ayant vécu une longue évolution, de sorte qu'il semble bien peu probable, qu'on puisse retrouver le groupe d'où elle serait issue, ou dont seraient issues ses constituantes. Ce qui ne doit pas exclure les tentatives pour proposer une solution approximative scientifiquement plausible.

Comme il a été dit, ce groupe originel présumé uniforme peut être compris comme étant déjà un amalgame de groupes hétérogènes suffisamment intégrés, dont il me semble tout à fait improbable qu'on puisse retrouver les traces ; d'autant plus que cela est déjà très difficile dans des pays qui possèdent des documents (monuments, dessins rupestres, livres anciens, etc.).

Proposer une explication théorique de l'unité foncière est certainement moins ardu que rendre compte de la diversité entre les sections. Les différences mineures peuvent aisément être attribuées à l'histoire relativement récente, au niveau des tribus constituées, en partie par évolution interne toujours agissante, en partie par l'influencement étranger, grâce au voisinage, à l'exogamie, à la conquête acculturante. Mais la réalité est bien plus complexe. Et cela surtout dans le domaine social et politique.

5. LES DEUX BLOCS

En effet, comme il a déjà été signalé incidemment en II. F.5 les tribus mongo présentent ici deux types nettement distincts, qui constituent en même temps deux blocs géographiques. Ils correspondent approximativement aux sections des Jeunes-Bantous et des Vieux-Bantous de VAN BULCK (cf. chapitre II. D. Sections).

Dans la première section la société politique repose exclusivement sur la parenté patrilinéaire. Cette parentèle constitue en même temps la communauté politique, soit seule, soit, généralement, comme le noyau autour duquel sont groupés des étrangers incorporés à titres divers (alliés, clients, hôtes, esclaves, pygmoides) et soumis à l'autorité du patriarche du noyau de consanguins. C'est manifestement le système le plus simple d'une société politique pleinement patriarcale et segmentaire.

La seconde section est caractérisée par une double organisation. A côté de la structure décrite s'ajoute, voire se superpose à des degrés variables, une structure d'une tout autre nature, qui fait apparaître ces tribus comme mieux structurées politiquement. Cette seconde organisation est indépendante de la parenté. Elle repose sur une base personnelle,

même si les membres se groupent dans une classe, qui se présente çà et là comme une association hiérarchisée. Pour en faire partie il faut posséder une richesse qui dépasse la mesure commune. On lui attribue des pouvoirs de nature religieuse ou magique, de sorte qu'on peut parler d'une sorte d'initiation (cf. chapitre II. F.9). Ces individus jouissent alors d'une autorité spéciale dépassant parfois nettement celle des patriarches claniques. Ils sont ainsi de vrais notables et exercent fréquemment la fonction de juges. On voit par tout cela qu'ils constituent un réel contrepoids à l'autorité familiale que souvent ils concurrencent grandement.

Ces notables sont connus sous des noms divers selon les groupes : nkumu, ekofo, longomo, etotsi, ilanga. Selon les tribus, il existe des différences notables importantes dans les attributs de ces «notables», dans les cérémonies de l'initiation et de l'investiture, dans les règles de conduite, dans le perfectionnement de leurs associations, etc. Tout cela influence grandement le degré de simplicité (Mbole, Bakutu, Ikongo, etc.) ou de complexité (nkumu des Ntomba, kəkəkəkə des Boli, voire l'ilanga des Bolia comparable à un roi). Van der Kerken en donne pas mal d'exemples. Mais l'ensemble de cette institution attend encore sa monographie.

Cette division des Mongo en deux sections se retrouve également chez les Batetela, où elles sont nommées Ahuka (Batetela proprement dits) ou Nkumiokonda (structure double des tribus septentrionales, Bahamba, etc., ce qui les rapproche des groupes Mongo vivant plus à l'ouest). Ce parallélisme entre les Batetela et les Mongo proprement dits rappelle une analogie semblable constatée dans les axes de migration (chapitre III. C.5).

Cette diversification de la structure politique pose ce problème : comment la concilier avec l'unité foncière de l'ethnie ? On peut envisager les hypothèses suivantes.

A priori et conformément aux théories sociologiques les plus probables, la structure simple (sur base de la parenté) se présente à l'esprit comme primaire, reléguant au second plan celle fondée sur des réalités extra-biologiques, moins nécessaires pour la vie des individus et des groupes, donc paraissant surajoutée. D'où la conclusion que la structure simple serait primitive : car on conçoit difficilement qu'elle se serait ajoutée à une structure moins «naturelle», de nature plus sociologique et plus compliquée.

Alors se présente la question de l'origine de la structure double. A-t-elle été trouvée sur place ou a-t-elle été empruntée à d'autres ethnies au cours des migrations ? Dans cette dernière hypothèse : comment expliquer qu'une partie seulement des Mongo l'ont adoptée ? S'il y a eu

acculturation par l'absorption de populations pré-mongo, celles-ci ont-elles vécu seulement au sud ? Mais alors comment comprendre la situation inverse des Batetela ? Voilà une quantité de problèmes insolubles dans l'état actuel de nos connaissances.

Si le second système s'est développé sur place par acculturation il y aurait intérêt à retrouver des traces des populations assujetties, dans les traditions – étendues aux populations voisines –, la langue, les coutumes, etc. Il y a là du travail pour les chercheurs futurs.

Si au contraire le double système est venu avec les tribus Mongo, on doit supposer une acculturation pendant la migration vers la Cuvette. Dans ce cas les premiers envahisseurs ont suivi une autre voie d'immigration, du moins partiellement, les mettant en contact avec des populations à structure politique non basée sur la parenté, dans le genre de la royauté. Et là on pourrait penser aux ethnies des Grands Lacs. Il faudrait alors proposer une déviation de l'axe migratoire vers l'Est, avant de revenir vers l'Ouest pour pénétrer dans la forêt équatoriale ; tandis que la vague plus récente n'aurait pas fait ce crochet, ou ne serait pas restée en contact assez longtemps pour emprunter le second système.

La thèse de deux migrations divergentes dans l'espace, et évidemment aussi dans le temps, engendre la question : Comment ces deux groupes se sont-ils retrouvés finalement dans la même forêt équatoriale pour reconstituer l'ethnie Mongo après la scission et la différenciation ? Simple coïncidence ?

En faveur de l'hypothèse de l'acculturation sur place milite l'existence du système centralisateur dans de nombreuses ethnies voisines, au sud et au sud-ouest, auxquelles les tribus supposément mongoïsées auraient été culturellement apparentées.

L'hypothèse de l'assimilation de tribus pré-mongo peut donner une solution acceptable dans le domaine dialectologique. De la comparaison des parlers pourrait résulter l'hypothèse de groupes ethniques assimilés, dont chacun a laissé des traces dans le dialecte local. Et j'ai l'impression qu'on y trouverait des arguments pour la parenté entre les anciennes populations assujetties et les ethnies du groupe Kwango-Kwilu, au Nord et au Sud du Kasai. Mais tout cela ne peut être exposé dans ce cadre limité.

Prenons comme exemple deux cas incontestables d'acculturation pour des sections mineures. D'abord les Riverains Boloki et Eléku, deux groupes venus du Fleuve où ils ont laissé leurs parents du même nom. Ainsi que tous les Riverains ils ont été acculturés plus ou moins par les Terriens, comme l'attestent des traces dans la langue, qui constituent des

arguments fût-ce même en l'absence de traditions. Ainsi le dialecte des premiers rappelle par plusieurs éléments les parlers des Ekonda et des Losakanyi. L'origine des seconds est attestée par des mots propres aux dialectes fluviaux, tels que *nddiko* (maison) utilisé nulle part ailleurs dans le domaine mongo. Si des traditions s'ajoutent à ces données, la conclusion gagne en certitude.

Le second cas est celui des Lokaló de la Lomela pleinement acculturés par les voisins Ikongo et Ntomba. Les traditions citent comme ancêtre un certain Jofé. Or c'est le nom porté par le groupe de Pygmées habitant près de la haute Jwafa, où se trouve un second groupe de Lokaló, bien moins acculturé et dont la langue a de nombreux éléments bien différents des dialectes mongo ordinaires, voisins ou éloignés. En outre l'histoire des Lokalo décrit un mode de vie typiquement pygmée. Habituellement ils ne se considèrent pas comme pygmoïdes, bien qu'ils ne puissent continuer à nier quand ils sont mis carrément devant leurs propres traditions. Tandis que *Bakwala* (esclaves) qui leur est appliqué par leurs voisins, souvent repris dans les documents officiels et sur les cartes, est toujours refusé dédaigneusement et catégoriquement – à bon droit d'ailleurs, puisque le pygmoïde n'est pas un esclave, car en pays mongo c'est un homme libre quoique de statut inférieur.

6. LA JEUNE MIGRATION

Un dernier problème doit être soulevé. Il concerne la jeune immigration, le grand bloc du nord-ouest. Ce groupe de tribus présente une uniformité intérieure spécialement remarquable, autrement grande que celle qui règne dans l'ensemble de l'ethnie et contrastant très fort avec la situation des sections centrales et méridionales. Cette situation peut servir d'argument d'une part pour l'hypothèse de l'assimilation de tribus nettement étrangères au sud, et d'autre part pour l'absence de pareil mélange au nord.

On peut en déduire encore que ces tribus septentrionales ont habité longtemps dans un voisinage les unes des autres et que la séparation n'est pas fort ancienne. Comme en outre les traditions indiquent comme point de départ la région entre Luwo et Lopori, on peut raisonnablement admettre une résidence prolongée dans cette grande forêt actuellement presque inhabitée – fait qui pourrait servir de confirmation pour les traditions (cf. chapitre VII. 5).

Cette uniformité vraiment remarquable (non seulement à l'intérieur de l'ethnie mais aussi en comparaison même avec des situations euro-

péennes) dans tout le bloc septentrional ne présente des points faibles que sur ses limites méridionales, soit à cause de facteurs d'évolution interne, soit par l'influence de groupes voisins.

Les Bongando et les Boyela tout comme les Ekonda (au sens propre, non selon l'optique de VAN DER KERKEN 1944) présentent également une grande homogénéité, quoique chacun de ces groupes – surtout le premier – accuse de notables divergences avec le bloc septentrional.

On peut se demander comment cette uniformité a pu se maintenir sur de si grandes distances, en l'absence de routes, dans un biotope extrêmement désavantageux pour les communications, avec une organisation sociale segmentaire à l'extrême, de sorte que les rencontres se limitaient aux groupes plus ou moins voisins. Cette situation demeure inexpiquée, bien que certains facteurs puissent être invoqués (cf. chapitre V.1).

Une autre question peut se poser ici. Comment expliquer cette uniformité dans la partie septentrionale en comparaison avec la multiformité qui règne au Sud ? Est-ce que les groupes établis au nord n'ont pas trouvé d'autres tribus qu'ils auraient assimilées ? Y avait-il même là pareilles tribus ? Ou, ce qui revient au même pour la question de l'acculturation : ces tribus auraient-elles à ce moment déjà été absorbées et donc parties en compagnie des assimilateurs, Ekonda, Bolia, Ntomba, etc. ? Dans l'état actuel de notre documentation la réponse demeure impossible.

7. SYNTHÈSE

En résumé le point de départ des Mongo commun à tous les Bantous est le nord-ouest. Il est tout à fait probable que le noyau primitif se soit accru en absorbant des populations d'origine et de culture disparates, soit dans les pays hypothétiques du nord, soit au cours des migrations, soit dans leur habitat actuel. Cette vision est également la conclusion de VAN DER KERKEN (1944, p. 1025). Mais cet auteur ignore comme nous tous les détails et se contente de proposer comme synthèse leur départ du haut Nil vers l'ouest pour pénétrer dans l'actuel Zaïre par le nord-est et de là se rendre par l'Uele et l'Itimbiri dans la cuvette centrale (p. 1030).

Pour les détails et tous les problèmes posés par cette protohistoire il faut attendre encore beaucoup de recherches par un large éventail de disciplines (cf. chapitre VII).

CHAPITRE V

RELATIONS INTERTRIBALES

Comme il a déjà été dit, le biotope ne favorisait pas les relations intertribales. Elles se limitaient aux groupes directement voisins. Elles étaient soit pacifiques soit violentes.

1. RELATIONS INTERTRIBALES PACIFIQUES

Parmi les premières, il faut mentionner les marchés organisés par un pacte entre tel groupe riverain et ses voisins terriens. Ces marchés tenus périodiquement étaient un élément d'échanges non seulement économiques mais aussi culturels. En outre ils étaient un élément de paix. Car la paix ne pouvait sous aucun prétexte être rompue pendant le marché. Le lieu et le temps étaient sacrés.

Un autre élément de paix entre les groupes autonomes se trouvait dans la loi de l'exogamie. Les mariages forgeaient des liens d'apparement entre groupes étrangers et donc potentiellement ennemis. De ce fait certains membres d'un groupe déterminé, étaient consanguins d'autres groupes d'où venaient leur mère, leur grand'mère, leur aïeule. Ils jouissaient donc de la protection de leurs grands-pères, oncles, cousins. Plus le nombre de mariages augmentait plus il y avait de chances de paix interclanique.

Des pactes d'amitié et les classes d'âge créaient d'autres possibilités de communications pacifiques.

Ces divers facteurs peuvent fournir une explication partielle du maintien de l'uniformité culturelle et linguistique ainsi que de la propagation de modes, pratiques magiques, chants, poèmes, danses.

De tout cela les traditions font très peu mention. Ce qu'on y retrouve surtout concerne les mouvements magiques, et – dans les tribus centrales – les classes d'âges organisées en société plus ou moins initiatique, dont il a été fait mention au chapitre II. F.9. Comme il a été exposé à cet endroit, l'institution s'est propagée à partir d'un point de départ vers les tribus voisines.

Autre est le cas de la secte *liloa* ou *lilwa*, rappelée dans la même section (chapitre II. F.9). Son origine demeure obscure, autochtone ou importée, de même que sa propagation. Il est seulement probable que les Boyela l'ont reçue des Bambôlé.

2. RELATIONS INTERTRIBALES GUERRIÈRES

Par contre ce dont il est abondamment question ce sont les guerres. A cela rien d'étonnant. En écartant les chocs des invasions et conquêtes, les occasions de conflits ne manquaient pas dans l'absence d'une autorité chapeautant les petites entités autonomes. Si les patriarches évitaient les conflits armés le plus possible (cf. ci-devant) ils ne réussissaient pas toujours à contenir la bellicosité des jeunes désireux d'aventures et avides de valeurs dotales, lorsqu'ils ne les trouvaient pas dans la parentèle.

Les facteurs qui limitaient de fait les occasions de guerres théoriquement fréquentes ont été exposés au chapitre II. F.8.

Il faut remarquer que, comme dans toute histoire, les événements malheureux sont mis en vedette, tandis que les périodes de paix sont passées sous silence, pour le simple motif qu'elles sont l'état normal. En d'autres mots, les guerres étaient l'exception et les récits sur un état de guerres intestines régnant ici avant l'arrivée des Blancs ne correspondent pas à la réalité. Ils étaient inspirés par la comparaison injuste entre nations centralisées et sociétés segmentaires, jointe à la situation de désordre trouvée sur place lors de l'occupation européenne.

En effet, cet événement majeur dans l'histoire des Mongo, comme dans celle d'autres peuples africains, coïncidait pour la Cuvette centrale avec de grands mouvements de migrations, provoquées par les poussées de populations étrangères bantoues, soudanaises, nilotiques, qui à leur tour avaient fui des guerres et des invasions, comme la campagne madhiste au Soudan. Ces mouvements venus du nord ont causé une bousculade énorme parmi les tribus mongo septentrionales, aggravée par les incursions des esclavagistes arabes, puis par l'arrivée des colonisateurs. On comprend que ces exodes ont souvent dégénéré en luttes sanglantes pour l'occupation de terres, avec toutes les péripéties accessoires de vengeances, razzias, etc.

Tous ces événements ont donné lieu à des traditions encore très vivaces dans toute la région septentrionale, donc là où ils ont eu lieu. Plus au sud-ouest, le souvenir en est extrêmement vague ou inexistant.

L'histoire racontée et commentée dans ces tribus se trouve conservée dans les rapports administratifs, rappelés ci-devant (II. B). On la trouve

aussi résumée dans l'ouvrage de VAN DER KERKEN. Une bonne synthèse de cette « guerre du chien » (*etumb'ea mbwa*) a été donnée par le P. E. BOELAERT dans la revue *Aequatoria* (7, p. 76). Dans la même revue (6, p. 114), V. D. L. en retrace une partie et, sous forme de légende, donne l'origine du nom et le début de tout ce bouleversement. D'autres récits parlent de la guerre de *lofembe*, de *lokuku* ou, de *lokel* (noms expliqués différemment). D'après certains témoignages il s'agit de deux ou trois guerres différentes. D'autres parlent de Lokulola, qui semble plutôt viser une tribu : les Lonola, parfois les Bosaka refoulés par eux. Quelquefois cette guerre est présentée comme occasionnée par les cruautés de l'A.B.I.R.

Si certains traditions parlent d'une seule guerre, du chien ou de *lofembe*, pour d'autres il s'agit de plusieurs guerres successives. Un bon aperçu se trouve pour les Nsongo dans le rapport détaillé de BENOIT (cité au chapitre III. C.3 et 7). La guerre unique est mentionnée surtout dans les tribus occidentales de la jeune migration, les guerres multiples plus à l'Est.

Une autre guerre dont le souvenir a été conservé avec horreur est l'invasion des Nkundó pourchassant les Ekonda et connue chez ceux-ci et leurs voisins comme guerre d'Ikenge, du nom du chef conquérant, conducteur de la tribu des Bombomba. Partout dans cette région on parle de ce guerrier violent et cruel, qui a finalement trouvé la mort dans un combat chez les Weli. Les violences qui accompagnaient cette guerre ont laissé des traces non seulement chez les Ekonda, mais aussi dans l'histoire de la généralité des tribus de la Lokenye, qui racontent avoir migré sous la poussée des Nkundo. Comme tous leurs exodes peuvent difficilement être mis au compte des Nkundo, vu les situations géographiques, on peut raisonnablement supposer que la renommée d'Ikenge s'est répandue dans toute cette contrée, de sorte que beaucoup de défaites et de méfaits ont été mis à son nom ; et que le nom Nkundo a pris le sens de conquérants victorieux et cruels (cf. chapitre I).

A côté des incursions des bandes d'Ikenge, les guerres des Nkundo, Bokote mais surtout Bombwanja, pour déloger les Ekonda et les poursuivre sur leurs nouveaux emplacements n'occupent qu'une place mineure, quoique importante pour les souffrances causées et les lourds tributs imposés.

De leur part, les Nkundo relatent bien les luttes contre les Ekonda, mais à l'épisode d'Ikenge ils n'attachent pas tellement d'importance, même chez les Bombomba.

Parmi les relations de nature violente, il faut mentionner la traite des esclaves, commencée peu de temps avant la venue des Européens et

exercée par les populations riveraines des environs de Mbandaka. Pour autant que portent nos documents, les expéditions fluviales commencées comme expéditions commerciales ont rapidement dégénéré en razzias, dans les affluents jusque sur la Luwo et sur la Salonga, pour l'approvisionnement en esclaves et en ivoire du grand marché de Tsobele (Tshumbiri) (v. chapitre VI. 6).

3. RELATIONS INTERTRIBALES LOINTAINES

À côté des contacts pacifiques directs entre tribus voisines, mentionnés ci-dessus, il faut rappeler quelques faits qui montrent les répercussions de ces contacts sur une plus grande distance. Ainsi les cloches sans battant *elonja* connues sur une très grande aire depuis des temps immémoriaux sont venues des Jonga. N'ayant nulle part pu trouver les forgerons, l'enquête s'est finalement terminée chez ces spécialistes de la haute Jwafa. Sans communications directes et à travers des tribus totalement inconnues, cet instrument n'a pu voyager jusque p. ex. Mbandaka que par étapes et relais.

C'est de la même façon qu'ont pu se répandre certains usages, des éléments linguistiques, des danses, des poèmes, grâce aux relations évoquées ci-dessus.

Peut-être VANSINA (1965, p. 84) suppose-t-il pareille voie pour l'introduction du cuivre à partir de ces mêmes Jonga. Pourtant nulle part, je n'ai trouvé un trace dans les traditions indiquant cette direction et encore moins relatant des voyages de riverains du Bas pour rapporter de la haute Jwafa (au-delà du 2° de latitude S !) des anneaux de cuivre. Il est bien plus probable que leur origine se trouve dans les marchés de Bolobo et de Tsombebe, et qu'ils ont été importés par des commerçants européens établis à la côte atlantique.

Intéressant à signaler est aussi l'emprunt de l'arc par les Bosaka et les Boyela aux tribus trouvées lors de leur arrivée dans la cuvette. Cet emprunt est attestée abondamment dans leurs traditions. On peut légitimement étendre cet événement aux autres groupes occidentaux, tels que les Nsongo, Mongo-Ntomba, Bokote-Nkundo. Ce qui est confirmé par les noms du tam-tam *lokolé*, l'épopée de Lianja, etc. Mais les détails ne peuvent trouver place dans le cadre restreint du présent travail.

CHAPITRE VI

RELATIONS AVEC LES VOISINS

Sur les relations avec les ethnies étrangères, naturellement voisines, les traditions mentionnent surtout les guerres, spécialement sous forme d'invasions. Les deux principales sont évoquées ici. Pour celles qui ont été subies au sud-est par les Batetela et leurs voisins, je renvoie aux études spécialisées.

1. ATTAQUES AU NORD-EST

D'abord les historiens racontent les attaques qui ont délogé leurs ancêtres pour les amener à leurs terres actuelles. Sur ce qui s'est passé au loin ils sont muets, ne citant que les assaillants les plus récents : les Mobango-Mombesa et Olombo pourchassant les vagues migratoires les plus jeunes : Yamongo, Bongando, Bambole. Ces derniers se sont heurtés aux Balengola à l'est du Lomami.

Toutes les autres invasions étrangères signalées ont eu lieu contre les tribus Mongo déjà installées dans la Cuvette.

Les tribus orientales ont gardé le souvenir amer des incursions des Topoke avides de chair humaine et des Batambatamba faisant la chasse aux esclaves pour le compte des Arabes et Arabisés. Les premiers sont souvent nommés Balukola, Bolokoloko, Euma. Certains rapports d'enquête entendent sous le nom d'Euma des envahisseurs Olombo. Batambatamba désigne les Batetela et leurs alliés. On parle aussi de Boita, assimilés aux Batetela. Il n'est pas sûr que ces noms s'appliquent toujours aux mêmes assaillants. JESPERSEN parle beaucoup de ces incursions auxquelles il a mis fin par l'occupation de la haute Jwafa (LARSEN 1930).

2. INVASIONS NGOMBE

Du côté occidental les traditions rappellent l'invasion des Ngombe. «Après une guerre féroce ils défirent les Mongo et les refoulèrent vers

l'Est. Ils s'emparèrent d'un riche butin en femmes et en biens divers» (VAN DER KERKEN 1944, p. 161). Ce texte a probablement trait à une invasion ayant traversé le Lopori, puisqu'il parle de refoulement vers l'Est. Deux nouvelles attaques dans cette même région entre Lopori et Lomako furent repoussées par les Mongo, mais la troisième réussit à les soumettre.

Plus à l'ouest, des groupes Doko ont attaqué les tribus Mongo de l'Ikelemba pour occuper une partie de leur territoire. Ces mêmes Doko établies de part et d'autre de l'Ikelemba ont lancé des attaques violentes jusqu'au delà du «Ruki» pour déloger les Beloko et les Bakaala. Mais une ruse de guerre les a empêchés d'établir une tête de pont aux environs de Bokuma, les forçant ainsi à la retraite.

La venue des Européens a arrêté les incursions Ngombe, leur élevant même leurs conquêtes les plus avancées.

3. EXPANSION AU SUD

«Les Mongo, sous le nom de Madjala (éléments d'origine Yembe ...) ont atteint les rives du Mfimi chez les Badia ... Ils ont fait diverses incursions chez les Basakata, Basuku-Batow, Bobai, Batele» (VAN DER KERKEN, in VERDCOURT, A. 1934, Notes sur les populations Badia, pp. 12-13).

De son côté G. FOCQUET (1924, *Congo*, 2, p. 133) spécifie les envahisseurs «Kundu» en écrivant : Ils «firent continuellement des incursions ... se retirent chaque fois avec un butin humain ... il est probable que les Yembe, Belo et Tumba seraient parvenus à occuper ou subjuguier toute la rive droite du Kasai, si les Européens n'étaient arrivés».

De même R. TONNOIR écrit : «Si ces Bolia ... appuyés par leurs congénères Mbelo infiltrés dans le pays depuis le xiv^e siècle avaient poursuivi leur invasion et submergé Basende, Bateke et Baboma Nord, jamais il n'eut été question du Giribuma, objet du présent ouvrage. (Giribuma, Tervuren, 1970, p. 20).

4. BAKUBA

VAN DER KERKEN (*loc. cit*) écrit encore : «Un groupement Mongo traversa le Sankuru et établit sa domination sur des populations disparates installées au sud de cette rivière (les Bakongo, formant aujourd'hui l'aristocratie des Bakuba)». Et à la p. 541 : «Les chefs Bakuba, d'origine mongo». Puis : «La dynastie des chefs Bakuba ... est rattachée, dans les généalogies des Boshongo de Dekese, aux Bakutshu et aux Boshongo, par Babindji ou Nganga, ancêtre des Bakongo, sous-groupe des Boshongo ...

Les chefs Bakuba sont incontestablement, de leur propre aveu, apparentés aux Bakongo, dont ils constituent un groupement cadet (les Bakongo)». Plus loin encore : «Les Djohu (Batetela) présentent qu'Ukuba, fils aîné de Môngo, serait l'ancêtre des chefs Bakuba» (p. 740). A ces traditions Ndengese et Batetela il faut ajouter celles d'autres tribus môngo. Ainsi selon les enquêtes administratives, de Jensen et d'autres, les Basongomeno Ohindu disent venir d'entre Lomela et Jwafa où ils habitaient avec les Ndengese et les Bakuba. Sous ce dernier nom il faut manifestement comprendre la tribu ancienne qui a donné naissance au royaume Kuba.

Déjà TORDAY et JOYCE avaient retracé la migration des Bakuba à partir du Nord. Dans leur voyage vers le sud ils ont traversé quatre grandes rivières (identifiées comme : Ubangi, Congo, Busira et Lukenye) avant d'arriver au Sankuru (TORDAY, E., *On the Trail of the Bushongo*, p. 130). Le même auteur écrit en p. 89 : Les Bangongo sont descendants des Basongo Meno.

Ces données confirmaient ce qu'avait entendu l'explorateur allemand L. WOLF : «Les Bakoubas m'ont affirmé d'une façon très précise qu'ils sont venus du nord-ouest» (cité par J. VANSINA, J. 1964, *Geschiedenis van de Kuba*, Tervuren, p. 7). L. ACHTEN (1929) rappelle ces mêmes traditions dans une étude historique fouillée et raconte le séjour d'un des rois «au Nord du Ntshale Nkulu, au pays des Bankutsu» (*Congo*, 1, pp. 193-194). Dans le nom de cette rivière on reconnaît facilement le nom authentique du Sankuru.

Toute cette partie de l'histoire des Bakuba a été largement discutée entre spécialistes, à cause des traditions contradictoires sur les migrations et de la composition hétéroclite de la population, jointes à une culture et une langue particulières qui pointent vers le sud-ouest et non au nord. Les diverses théories se trouvent résumées par VANSINA dans *Les Tribus Ba-Kuba* (1954, pp. 6-8) et dans son ouvrage monumental *Geschiedenis van de Kuba* (1964).

La théorie de VAN DER KERKEN est contredite par le grand spécialiste des Bakuba (*op. cit.*, p. 249), parce que les traditions des Bakuba ne connaissent pas la domination par des clans originaires des Môngo, mais uniquement la reprise de la royauté par un seul clan probablement d'origine Ngongó. La tradition Boshongo relatée par VAN DER KERKEN (K.O. I, p. 301) est récusée, parce qu'elle a un but manifestement étiologique.

Cependant VANSINA a fini par admettre le bien-fondé de l'opinion combattue. Dans sa lettre du 15 oct. 1970 il me répond (je traduis) : «Bien que ce renseignement (du rapport 1936 Schepers) me parût suspect (à

cause de la date tardive jointe aux intérêts immédiats du chef Ekongasama et de l'administration qui en 1936 cherchait à démolir l'autorité du *nyim*), il y a là quand même quelque chose. Les traditions sont claires. Le clan royal Matoon est venu d'au-delà du Sankuru et est apparenté aux Ndengese, ce qui est concédé par les Kuba bien qu'à contrecœur. Le groupe Ngongo des Kuba est originaire de la région entre Lokenie et Kasai-Sankuru».

5. EMPRUNTS CULTURELS

Entre groupes ethniques voisins, les emprunts culturels sont chose si naturelle que l'ethnologie et l'histoire en relatent des cas partout au monde.

Pour les Mongo voici quelques exemples parmi les plus frappants.

D'abord les cercueils anthropomorphes avec l'association secrète des sculpteurs *bonganga* (chapitre II. F.9). Cette pratique est limitée aux villages voisins de Mbandaka avec une extension vers la Loilaka. Elle est donc proprement marginale et, en outre, éteinte à présent. Comme je l'ai expliqué abondamment ailleurs ⁽²⁵⁾, elle semble bien introduite à partir des Bobangi, ou par leur intermédiaire de populations de la rive droite du Fleuve, quoique de là aucun renseignement ne soit connu, de sorte que l'origine demeure obscure.

Le cas de l'art décoratif et sculptural des tribus de la haute Lokenye et spécialement des Ndengese (évoqué au chapitre II. F.14) peut être un emprunt aux Bakuba, comme le montre l'identité du style. A moins que de part et d'autre il s'agisse d'une source commune (v. chapitre VI. 4).

Un autre cas vise les mouvements magiques. Ancestralement les Mongo étaient pauvres en pratiques magiques (cf. chapitre II. F.12). Des informateurs âgés me l'ont souvent répété, ajoutant qu'à part les amulettes variées courantes les anciens ne connaissaient guère que le *yoli* commun et généralisé ⁽²⁶⁾.

Avec la colonisation et le contact consécutif de plus en plus étendu avec d'autres ethnies, surtout dans les centres fondés par les Européens, des pratiques magiques d'origine variée ont fait leur apparition en pays mongo. Elles se propageaient comme des modes, l'une supplantée après un

(25) HULSTAERT, G. 1960, *Aequatoria*, 23, p. 121 ; Id. 1973, *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, nouv. sér., 1972 (4), p. 492.

(26) Cf. Dictionnaire Lomongo, Tervuren p. 1938 ; *Cah. Rel. Afr.*, n° 9, p. 158 (1971).

certain temps par une nouvelle venue qui, à son tour, jouissait d'une vague de popularité, de sorte qu'on peut justement parler de mouvements magiques. Selon les informateurs la majorité est venue des Ngombe (qu'ils en soient les inventeurs ou seulement les propagateurs ne nous intéresse pas ici). D'autres sont nettement attribuées aux Azande ou simplement dites venir du «Bas» (*ngelé*).

Au cours des décades il y a eu des imitations locales, sous diverses dénominations.

6. EXPÉDITIONS COMMERCIALES

De véritables expéditions commerciales ne sont connues dans l'histoire môngo que peu de temps avant l'arrivée des Européens dans la Cuvette centrale. Elles se dirigeaient vers l'aval en pirogues parties des environs de Mbandaka et montées par des Riverains, avec progressivement une addition de Terriens voisins. Leur but était le grand marché de Tsobele (ou Tsombele, déformé officiellement en Tshumbiri). Là on échangeait ivoire, poudre rouge *ngóla* et esclaves contre les produits d'importation : tissus, fusils et poudre à canon, verroteries, miroirs, cuivre, etc.

Pour s'approvisionner en marchandises les Boloki, Eleku et Wangata remontaient les affluents (cf. chapitre V. 2). Pour les détails de ces expéditions, on peut consulter E. BOELAERT (1956) et mon exposé dans *Enq. Doc. Hist. Afr.*, n° 2, p. 31. Ce qu'écrit mon regretté confrère (p. 195) «que la peuplade (Bobangi) aurait disparu depuis des décades si elle ne s'était maintenue par l'adoption de ces esclaves (entendez Môngo) et de leurs descendants» doit être compris des villages Bobangi établis sur les rives de l'Ubangi inférieur, en aval de l'embouchure de la Ngiri. Car c'est là que l'auteur pendant ses visites missionnaires a procédé à une enquête sur l'origine des habitants : l'immense majorité descendait d'anciens esclaves Môngo qui, déjà à cette époque (perdant la guerre de 1940), avaient adopté la langue et les coutumes de leurs maîtres. Ces informations m'ont été communiquées de vive voix par le missionnaire lui-même. Quant aux Bobangi établis sur le Fleuve entre Irebu-Ngombe et l'embouchure du Kasai, la présence d'esclaves Môngo est attestée par leur influence linguistique, rappelée dans J. WHITEHEAD (1899, *Grammar and Dictionary of the Bobangi Language*, e.a. p. 214 s.v. Nyambe et p. 351 s.v. God).

Des animaux domestiques inconnus ancestralement ont fait leur apparition vers la même époque, arrivés soit avec ces expéditions fluviales soit plutôt par voie de terre. Venus à l'Équateur par l'intermédiaire des

tribus plus méridionales (Ntomba, Ekonda, Losakanyi) il est fort probable qu'ils ont passé d'abord par les Bolia (comme l'attestent les noms de certains végétaux importés) où ils avaient été introduits des ethnies limitrophes, comme les Mpama, les Bateke, les Badia-Baboma.

Ces animaux sont l'oie-canard d'Angola, le porc et le mouton. Certaines plantes ont suivi la même voie, après l'introduction relativement ancienne du manioc et du maïs (27).

(27) Toute cette matière est traitée dans *Enquêtes et Documents d'Histoire africaine* (U.C. Louvain), N° 2, pp. 31-50, et est reprise dans une étude sous presse.

CHAPITRE VII

CONCLUSIONS

Pour compléter le tableau fort général présenté dans ces pages, il faudrait retracer l'histoire détaillée tant de l'ethnie que de ses diverses composantes. Mais cela dépasse le cadre de la présente étude. Entretemps d'autres chercheurs peuvent utiliser les documents conservés dans les archives et les sources publiées, en attendant de nouvelles enquêtes sur le terrain. En outre, plusieurs problèmes soulevés, parfois simplement suggérés, auraient besoin d'un approfondissement sur la base des données déjà connues ou encore à trouver par de recherches ultérieures.

Parmi ceux-ci il y a quelques points spécialement utiles, directement ou en faisant appel aux sciences auxiliaires.

1. LES GÉNÉALOGIES

Il a déjà été fait allusion à l'imperfection des généalogies récitées par les informateurs, consignées dans les rapports d'enquête et dans les publications. Les défauts proviennent tant des lacunes dans la mémoire des historiens et dans leur souci de présenter à l'Européen un tableau qui aura son agrément que surtout des fautes commises par les enquêteurs, soucieux d'obtenir des résultats conformes aux intérêts de l'administration ou pour corroborer certaines thèses, sans insister sur leur ignorance de la langue locale. De ces sortes d'erreurs, de malentendus, de réponses suggérées, voire de manipulations, l'histoire a retenu des exemples (cf. *Études d'Histoire africaine*, 3, pp. 32 et 36 ; *Congo*, 1, p. 17).

Il y a donc lieu de recontrôler les généalogies connues et au besoin d'en trouver de nouvelles formulations. Il s'agit de commencer en recherchant les anciens témoins, pour autant qu'il en reste encore en vie. Et là il faut agir très vite. C'est dire que cette enquête doit jouir de la priorité. D'autant plus qu'elle fournira certainement une quantité de données nouvelles pour l'histoire locale et générale.

L'enquêteur devra avoir une connaissance suffisante de la langue, afin d'être capable de comprendre les gens directement dans leur dialecte, sans l'intermédiaire d'un interprète ou d'une langue étrangère, introduite ou zaïroise. Cela lui évitera des bévues comme celles commises par les prédécesseurs qui comprenaient *bamɔ* (= etc.) comme un nom de groupement (cf. chapitre III. A) ou qui citaient dans la liste des ancêtres les termes indigènes pour ciel, terre, éclair, tonnerre, etc.

Une connaissance générale de la composition de l'ethnie fera récuser l'inclusion des Boyéla de Mbandaka dans la généalogie des Boyéla de la Jwafa. Car il sait que les uns n'ont ancestralement pu connaître les autres et donc que cette addition est simplement issue des contacts d'après la venue des Blancs. En outre il aura remarqué que les deux noms ne sont pas homonymes, parce que de tonalité différente. Il aura appris que les Boyéla de Mbandaka ne constituent qu'une petite famille d'origine toute récente, descendant d'Ilonga Boyéla, fils d'Engwanjala des Eḷeku de Bondo et de Mpémbé femme des Mbandaka-Boloko wa Nsamba. Un chercheur dûment formé n'aurait jamais écrit cette erreur grossière qui se trouve dans un rapport de VAN DE CAPELLE, que j'ai consulté dans les archives à Boende en 1926.

Quoique dans mon opinion l'identité ethnique repose sur l'unité culturelle plutôt que sur des généalogies même dignes de foi, cependant celles-ci constituent un document valable pour l'histoire et surtout pour la conscience ethnique. De ce point de vue donc elles méritent une étude sérieuse.

2. NOMS PROPRES

Les traditions racontent des délogements suite aux attaques d'autres groupes, sous des noms qui ne sont pas connus par ailleurs. Des supputations faites par certains auteurs n'ont pu parvenir à une identification plausible. Ainsi on parle des Nsese au Sud-Ouest (chapitre IV. 3), des Nkasa chez les Mbole (chapitres III. B et IV. 4), des Basongo chez les Ndongoŋkwa (chapitre III. C.3), etc. Il est peu probable qu'on pourra arriver à identifier ces populations avec des tribus bien déterminées. Mais un vrai chercheur ne devrait pas pour autant négliger une piste, tant soit peu possible. A ce propos signalons déjà que les indigènes des rives de la Salonga donnaient le nom de Basongo aux trafiquants venus du Bas chercher l'ivoire et des esclaves peu de temps avant l'arrivée des Européens (cf. chapitre V. 2).

Entretemps on peut se rendre compte que ces noms sont souvent donnés par tel ou tel groupe avoisinant à une certaine époque. Le nom peut s'être perdu au cours du temps.

Il faut se souvenir aussi qu'un groupe peut être connu sous plus d'un nom, selon la nomenclature des différentes tribus voisines, voire dans le groupe même. Voyez les noms Nkundo, Elanga, Bokote pour les tribus vivant entre le Loilaka et le Fleuve. A l'autre horizon on parle de Boyela, Bakutu, Mbala, Bakela. Les envahisseurs de l'Est sont cités sous divers noms (cf. chapitre VI. 1).

D'autre part le même nom peut être appliqué à plusieurs groupes, au point de devenir une sorte de nom commun, comme le furent les Huns en Europe du Haut moyen-âge ou, ici, le nom Nkundo, appliqué à tout groupe conquérant venant du Nord attaquer les populations des bassins de la Lokolo et de la Lokenye. L'identification de ces noms devra tenir compte de ces données et en multiplier les exemples autant que possible. D'où l'importance de collectionner tous les noms ethniques, jusqu'aux subdivisions les plus petites.

On devra encore recourir aux sobriquets qu'on pourrait trouver dans l'art oral, dans le langage tambouriné, les devises des groupes, les noms de glorification, etc.

Au sujet des noms de personnes il faut se souvenir encore que les informateurs et les traditions peuvent appliquer le même fait à deux personnes différentes ou bien attribuer deux événements à une seule personne. Cela se retrouve un peu partout au monde dans les traditions orales comme dans les légendes – qui souvent sont des traditions historiques romantisées.

Un personnage historique peut avoir eu plus d'un nom, comme cela se constate encore de nos jours. Des histoires peuvent ainsi être racontées sous deux noms, alors qu'en réalité il s'agit d'une même personne.

De même une guerre peut être connue sous plusieurs noms ou à l'inverse plusieurs guerres peuvent être réunies sous un nom unique.

Cela vaut aussi pour les groupes. Il est souvent très difficile, voire impossible, de découvrir la réalité (cf. chapitres III. 8 et V. 2).

Un autre point important est de recueillir les noms géographiques. Cette liste devrait comprendre les cours d'eau, grands et petits, les forêts et les plaines, les lacs et étangs, divers lieux-dits, tels que les marchés, les cimetières, etc.

Tous ces matériaux onomastiques sont à noter dans une graphie phonologiquement et tonologiquement correcte.

En utilisant les lois étymologiques dans la comparaison on pourra sans doute trouver des solutions à pas mal de problèmes ou, du moins, des arguments pour ou contre l'une ou l'autre hypothèse. L'onomastique est une auxiliaire précieuse pour l'histoire en général, mais particulièrement là où manquent les documents qui se trouvent dans les pays de vieille civilisation. La mise sur cartes est d'une grande aide pour obtenir une vue plus claire des migrations. Ici comme souvent l'historien doit faire appel à la collaboration du géographe.

3. APPORT DE LA LINGUISTIQUE

En Europe, la linguistique a été d'une grande aide à la protohistoire, par la comparaison des dialectes, l'onomastique, l'étymologie. Il en va de même ici, et à bien plus forte raison dans la pénurie d'un nombre d'autres données à la disposition des historiens européens : écrits, monuments, etc.

Pour cela on ne peut se contenter de connaître la langue véhiculaire, encore moins un parler intertribal. Les vrais trésors dont peut tirer profit l'histoire se trouvent dans les parlers locaux, les dialectes, et très souvent les patois les moins connus et les plus reculés, ceux donc qui sont plus à l'abri des influences extérieures, plus aptes à se maintenir à un stade ancien.

La comparaison dialectologique aux divers niveaux du langage peut donner une moisson abondante de renseignements pour l'histoire des tribus. Citons quelques exemples.

Tout le groupe *mongo* connaît les préfixes à consonne initiale *b*, là où pratiquement toutes les autres langues bantoues ont *m*. Un groupe *mongo* a pourtant *m* et se distingue ainsi nettement des autres dans ce détail, minime pour la compréhension, mais important pour l'histoire. Comment se fait-il que cette exception se trouve au milieu des tribus à forme «régulière», à une grande distance de parlers qui présentent ce même phénomène et séparé d'eux par les parlers «normaux»? Si, en outre, d'autres éléments de la langue vont dans le même sens, on ne peut écarter la thèse d'une accointance entre les groupes dialectalement apparentés, accointance soit d'origine commune, soit de voisinage pas trop ancien et assez prolongé. Et de toute façon, ces faits constituent une sérieuse objection contre la parenté de ce groupe, disons dissident, et les tribus actuellement limitrophes parlant des dialectes tout différents.

Prenons un autre exemple. De part et d'autre de la Lomela se trouvent plusieurs villages qui tout en parlant d'une façon générale comme leurs voisins de dialecte lombole ou *longombe* ou *lokutu*, s'en

distinguent par une particularité remarquable. Tandis que tous les dialectes Môngo (comme la généralité des langues bantoues du Nord-Ouest) expriment la localisation au moyen d'une préposition, ce groupe de villages a recours à une postposition. Au lieu de dire comme leurs voisins : dans la maison, ils disent ; la maison dans. Pareil ordre des mots est connu – au moyen d'autres éléments, évidemment – dans certaines langues de l'Ouest africain et même dans quelques langues bantoues de la côte orientale. Or comment cette façon de parler se trouve-t-elle à l'intérieur du groupe linguistique môngo, dans quelques villages qui pour le reste parlent comme leurs voisins ? On voit le problème historique posé par ce simple phénomène linguistique, dont aucune trace n'apparaît dans les gros dictionnaires ou les volumineuses grammaires.

Dans cette même optique on pourrait se demander d'où vient le mot *balako* désignant la bière dans les parlers du nord-ouest, alors que tous les dialectes môngo emploient *baáná*, dont la racine se trouve dans beaucoup de langues bantoues. Y aurait-il là une accointance avec le sémitique *arak* ? Et si oui, comment est-il arrivé chez les Môngo ?

On pourrait multiplier les exemples. Ils indiquent que l'historien doit porter son attention sur pareils phénomènes et faire appel fréquemment aux linguistes. La quantité et la qualité des faits convergents affermissent des hypothèses. Mieux les dialectes sont intimement connus plus valables aussi est leur contribution à l'histoire. Il est donc de la plus grande importance que les linguistes s'attachent à cette recherche par priorité, d'autant plus urgente que les dialectes courent le plus grand danger de s'éteindre sous la pression de la civilisation urbaine et l'influence des langues à la mode, intertribales ou étrangères, favorisées par les pouvoirs politiques. Ce serait la perte irréparable de documents irremplaçables pour l'histoire.

4. ETHNOGRAPHIE

Cette science peut également rendre de grands services à l'histoire. L'idéal serait d'avoir des monographies pour chacun des groupes ethniques, grands et petits, de sorte qu'on obtienne des tableaux aussi complets que possible, pour servir à la comparaison entre les diverses sections de l'ethnie comme entre l'ethnie entière et d'autres groupes similaires.

Ces monographies devraient décrire les divers éléments de la culture matérielle (l'outillage, la coiffure, les tatouages, les habitations, les méthodes de chasse, de pêche, d'agriculture, etc.), la structure sociale, les arts et

métiers. Mais sans rien négliger du reste, car des détails apparemment insignifiants peuvent être décisifs.

Des monographies consacrées à telle ou telle ethnie devraient être complétées par des études monographiques sur les diverses subdivisions, grandes et petites, avec une attention particulière à l'histoire, mais sans négliger les autres données utiles pour l'histoire : géographie, démographie, coutumes diverses. Et cela le plus amplement possible. On peut prendre exemple sur : BOELAERT, E., Les Bongili, *Aequatoria*, **10**, p. 17 ; DE RYCK, M., Les Lalia-Ngolu, 1937 ; DE SCHAEZTEN, A., Les Iyembe, *Aequatoria*, **13**, p. 64 ; PHILLIPE, R., Les Ntomb'e Njale, *Aequatoria*, **16**, p. 41 ; ROMBAUTS, H., Les Ekonda, *Aequatoria*, **8**, p. 121, et **9**, p. 138 ; VAN EVERBROECK, N., Mbomb'ipoku, 1961 ; id., Ekond'e Mputela, 1974 ; POPPE, F., Les Elëku, *Aequatoria*, **3**, p. 114 ; MUNE, P., Le Groupement de Petit-Ekonda, 1959 ; HULSTAERT, H., Over de volkstammen van de Lomela, *Congo*, 1931, **1**, p. 13 ; ENGELS, A., Les Wangata, *Rev. Cong.*, **1**, p. 438.

Plus ces sortes de monographies deviendront abondantes et exhaustives, mieux aussi on pourra envisager l'élaboration d'une histoire digne de ce nom.

Les cartes géographiques montrant l'extension des éléments culturels sont d'une grande utilité pour présenter un tableau clair des accointances et de là des indications sur les migrations, la parenté, etc. J'ai déjà rappelé cette méthode de la géographie appliquée à la culture, comme elle peut être utilisée pour d'autres disciplines (cf. chapitre II. F.14).

5. CHRONOLOGIE

Dans l'absence ancestrale d'une chronologie rigoureuse il est impossible d'établir une chronologie absolue, telle que l'entendent les historiens des vieilles nations. Cependant une chronologie relative et approximative est bien possible par la comparaison des traditions de sources diverses, qui déjà opposent des événements antérieurs et postérieurs. Malgré les flottements inévitables dans l'absence d'un pouvoir centralisateur armé de sanctions – comme il en a existé dans les rares états africains coutumiers – on peut certainement arriver à établir une chronologie approximative, du moins pour les temps les plus récents.

Les recherches chronologiques doivent avant tout utiliser les données fournies par certaines autres sciences, dont l'apport est indispensable. Ainsi la chronologie historique peut être grandement aidée par la lexicostatistique. Cette jeune branche de la linguistique tâche de fixer une date

pour l'origine de telle ou telle langue par la comparaison d'un certain nombre de mots. Le résultat donne l'époque où les deux langues comparées se sont séparées, c'est-à-dire le temps où elles ont pris naissance à partir d'une langue-mère commune. Lorsque cette méthode sera pleinement mise au point, elle sera un excellent instrument pour la chronologie africaine. Entretemps on peut déjà prendre connaissance de l'excellente étude publiée dans *Africana Linguistica* VI, *Ann. Tervuren*, n° 88.

La botanique peut servir à déterminer l'âge approximatif des formations végétales et donc le temps où une forêt a été abandonnée par les occupants. Cela est particulièrement utile pour le cas de la grande forêt entre Lopori et Luwo, où une importante partie des Mongo occidentaux de la dernière vague ont pu résider pendant assez longtemps, si l'on met en comparaison les diverses traditions sur les migrations, la connaissance des rivières, l'affinité des dialectes. L'état du développement de la végétation peut fournir un complément d'information extrêmement précieux. Malheureusement on est en train de détruire cette belle forêt, et à une allure telle qu'il est à craindre qu'il sera bientôt – ou qu'il est déjà – trop tard.

A ce sujet voici un souvenir personnel de 1931. En voyage, je devais traverser la grande forêt Kukulu entre Lingonju (Injóló de la Salonga) et Bonjoku (Besombó). Avec mes compagnons de route on parlait d'histoire ancienne. Au nord de cette forêt avait habité une population inconnue. Ce n'étaient pas les Tompoko (Baséká Bofaka l'Eléké) qui avaient vécu dans cette région avant l'arrivée des ancêtres Injolo et Besombo. La population inconnue y avait laissé beaucoup de vestiges fort étranges, absolument différents de ce qui est habituel dans ces parages. A côté d'énormes souches d'arbres ayant bien rejeté, des soubassements en argile d'anciennes maisons, des fosses d'aisance. Il s'y trouve un étang avec une planche pour battre le linge, des restes de tam-tams décomposés, des plantations de safoutiers, de kolatiers, de palmiers bien alignés comme dans une plantation de Blancs, etc. Au contraire les traditions n'avaient aucun souvenir d'une population qui aurait habité cette partie de la forêt que nous traversions. Ce qui était confirmé par l'aspect caractéristique de la forêt manifestement primaire. Or a un moment donné l'un de mes compagnons nous arrêta pour attirer notre attention sur une petite descente abrupte du sentier, qui provenait clairement d'un ancien emplacement de maison : rectangle parfait de terre battue, donc vestige d'un véritable maison et non un campement *nganda*. La place du foyer était encore très visible à la couleur rouge brique. Et sur cet emplacement se dressait un arbre au tronc énorme !

Si les formations végétales sont suffisamment connues dans leur âge respectif, par contre on n'est encore nulle part dans la connaissance de l'âge de la microfaune, spécialement terrestre, et de l'âge des sols. En tout cas j'ignore l'existence d'études publiées sur ce sujet, qui pourraient aider beaucoup à l'établissement d'une chronologie.

En effet, la méthode agricole pratiquée généralement – peut-être universellement – en Afrique noire (cf. DUMONT 1962), avec l'abattage croissant des forêts, la culture sur brûlis, l'absence de fumures, les périodes de repos de plus en plus restreintes, etc. cause inévitablement des changements dans l'écologie générale. Surtout la funeste pratique de l'incinération – qui est l'une des causes majeures de la désertification du Sahel et de certaines autres régions – détruit pas mal d'insectes et, plus grave, de micro-organismes. De ce fait la composition de l'humus est modifié, comme d'ailleurs la nature du sol en général – pensons seulement à l'effet de la carbonisation. Une recherche approfondie de cette situation dans les divers stades de l'action humaine sur les sols et les organismes qui y vivent pourrait, sans aucun doute, fournir une ample moisson de données utiles à l'établissement d'une chronologie valable. Car la restitution de la fertilité, la remise en équilibre de l'écologie, la réimplantation des micro-organismes, et de la micro-faune en général, demande un temps déterminé qu'il est à priori possible de calculer.

Enfin l'archéologie dispose de techniques valables. La Cuvette congolaise n'a pas encore fait l'objet de fouilles systématiques. Ce n'est que tout récemment (1977) qu'elles ont été amorcées aux environs de Bokuma par un spécialiste de l'Université de Mainz. Jusqu'ici des outils en pierre taillée n'ont été trouvés que près de Lodja dans la haute Lökénye (4 pièces) et à Bokala, entre Mbandaka et Bikoro (un objet dans les marécages). La quantité trop minime et la distance trop grande entre les endroits trop rares ne permettent aucune conclusion.

EPILOGUE

Le tableau présenté ici se limite presque exclusivement à un bref aperçu de l'histoire de l'ethnie môngo dans la généralité, sans entrer dans les détails ni des événements ni des subdivisions. Toute cette histoire détaillée reste à faire.

En outre ce qui est donné ici est basé en majeure partie sur les traditions recueillies par des étrangers auprès d'informateurs indigènes. A plus d'un endroit l'attention a été attirée sur l'imperfection de ces travaux et les erreurs qui peuvent s'y être glissées. Il y aura donc lieu de reconstruire, corriger, perfectionner ces renseignements, pour autant que les traditions ont été conservées. C'est une sorte de déblayage indispensable et urgent.

Dans les conclusions (chapitre VII) quelques autres tâches ont été énumérées comme préliminaires à une synthèse scientifiquement fondée et en même temps comme outils pour toute étude historique en Afrique centrale.

Outre les événements qui forment souvent la totalité d'écrits consacrés à l'histoire, cette discipline doit s'attacher à d'autres aspects de la vie d'une société. Ainsi il y a lieu d'étudier l'évolution des divers éléments culturels : religion, mentalité, morale, arts, sciences, économie, coutumes diverses, sans oublier l'organisation sociale et politique. Il y a là un vaste domaine pour la recherche historique. Car il est aprioristique de croire que tous ces éléments de la vie d'un peuple sont fixés une fois pour toutes, soustraits à l'évolution interne et externe, qui se constate dans toute société humaine.

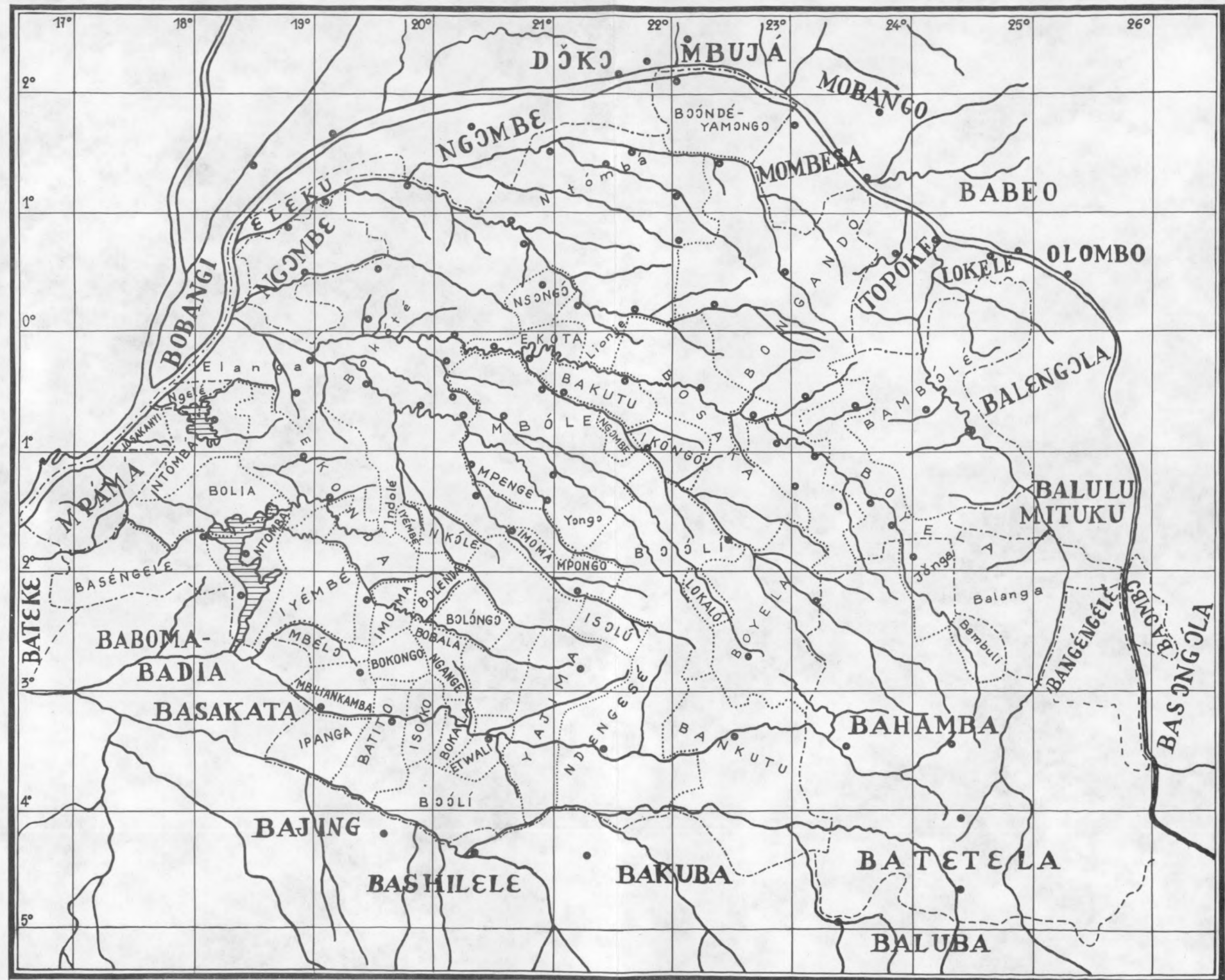
Comme exemples on peut citer : la diffusion de divers instruments et outils ; le changement des modes dans l'habillement, le tatouage, la coiffure, etc. ; l'évolution de l'économie ; le développement des arts et leur propagation (p. ex. l'art oral : fables, contes, poèmes, la musique et la danse) songeons au grand ballet *bobongo* avec ses prototypes et ses variantes successives, les arts plastiques – cercueils, statues) ; les transformations même dans les structures sociales et politiques, le droit non

exclus ; etc. Tout cela forme la matière de monographies historiques encore à écrire, tant pour les Mongo que pour les autres ethnies de la république.

Le présent travail s'est limité à la période précoloniale. Il devra donc être complété pour les périodes coloniale et post-coloniale, et cela tant pour les matières traitées que pour celles qui viennent d'être mentionnées en dernier lieu et qui n'ont pas trouvé place dans cet exposé succinct.

BIBLIOGRAPHIE

- BAUMANN, H. Die Völker Afrikas. I.
- BOELAERT, E. 1938. De Nkundo-Mongo. — *Aequatoria*, **9** (n° 8).
- BOELAERT, E. 1947. Les Bongili. — *Aequatoria*, **10**, p. 17.
- BOELAERT, E. 1956. Les expéditions commerciales à l'Équateur. — *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. colon.*, nouv. sér., **2** : 191-211.
- BOELAERT, E. 1957. — *Aequatoria*, **20**.
- CAMBIER 1891. Essai sur la langue congolaise.
- COUPEZ, A. 1978. L'œuvre de H. Johnston et la linguistique moderne. — *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, **1977** (3) : 224-239.
- COUPEZ, A., EVRARD, E. & VANSINA, J. 1975. Classification d'un échantillon de langues bantoues d'après la lexicostatistique. — *Africana Linguistica*, Tervuren, **6** : 133-157.
- DE BOECK, L. 1953. Contribution à l'atlas linguistique. — Institut royal colonial belge, Bruxelles.
- DELCOURT, L. & DALLONS, A. 1949. Les Mongo du Sankuru.
- DE ROP, A. 1956a. Bibliografie over Mongo. — *Mém. Acad. r. Sci. colon.*, Cl. Sci. mor. et polit., **8** (2), 101 pp.
- DE ROP, A. 1956b. De gesproken woordkunst van de Nkundó. *Ann. Tervuren, Ling.*, **13**.
- DE ROP, A. 1978. Versions et fragments de l'épopée Mongo. I. — *Mém. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, Cl. Sci. mor. et polit., nouv. sér., **45** (1).
- DE RYCK, M. 1937. Les Lalia-Ngolu. — Anvers.
- DE SCHAEZTEN, A. 1943. Quelques notes sur les populations des environs du lac Léopold II. — *Aequatoria*, **6**, p. 118.
- DE SCHAEZTEN, A. 1950. Les Iyembe. — *Aequatoria*, **13**, p. 64.
- DUMONT, R. 1962. L'Afrique Noire est mal partie. — Éd. du Seuil, Paris, 287 pp.
- ELSHOUT, P. 1963. Les Batwa des Ekonda. — Tervuren.
- GREENBERG, J. 1963. Languages of Africa. — Den Haag.
- HULSTAERT, G., 1931. Over de Volkstammen van de Lomela. — *Congo*, **1**.
- HULSTAERT, G. 1961. Les Mongo, Aperçu Général. — Tervuren.
- HULSTAERT, G. 1965. Contes Mongo. — *Mém. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, Cl. Sci. mor. et polit., nouv. sér., **30** (2), 653 pp.
- HULSTAERT, G. 1971a. Contes d'ogres Mongo. — *Mém. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, Cl. Sci. mor. et polit., nouv. sér., **39** (2), 366 pp.
- HULSTAERT, G. 1972. Une lecture critique de l'ethnie Mongo. — *Études d'Histoire africaine*, **3**.
- HULSTAERT, G. 1973a. La fabrication de cercueils anthropomorphes. — *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, nouv. sér., **1972** (4) : 492-505.
- HULSTAERT, G. 1973b. Sagesse populaire Mongo. — *Bull. Séanc. Acad. r. Sci. Outre-Mer*, nouv. sér., **1972** (4) : 506-525.



- JOHNSTON, H. 1919-22. Comparative study of the Bantu and Semi-Bantu languages. — Oxford, 2 vol.
- LARSEN, K. 1930. En Dansk Officers Kongofaerd. — Köbenhavn.
- MAMET. 1960. Le langage des Bolia. — Tervuren.
- MEEUSSEN, A. E. 1952. Esquisse de la langue Ombo.
- MOELLER, A. 1936. Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province Orientale du Congo belge. — *Mém. Inst. r. colon. belge*, Cl. Sci. mor. et polit., **6**, 578 pp.
- MÜLLER, E. W. 1955. Das Fürstentum bei den Südwest — Môngo. — Mainz.
- POPPE, F. Les Eleku de la moyenne Tshuapa. — *Aequatoria*, **3**, p. 114.
- POSSOZ, E. Éléments de droit coutumier nègre. Élisabethville.
- ROMBAUTS, H. 1945. Les Ekonda. — *Aequatoria*, **8**, p. 121.
- ROMBAUTS, H. 1946. Ekonda e Mputela. — *Aequatoria*, **9**, p. 138.
- STANISLAS, P. Kleine nota over de Ankutshu. — *Aequatoria*, **2**, p. 124.
- STANISLAS P. De Atetela-Asambala. — *Aequatoria*, **9**, p. 91.
- VAN BULCK, G. 1948. Les recherches linguistiques au Congo belge. — *Mém. Inst. r. colon. belge*, Cl. Sci. mor. et polit., **16**, 767 pp.
- VAN DER KERKEN, G. 1944. L'Ethnie Mongo. — *Mém. Inst. r. colon. belge*, Cl. Sci. mor. et polit., **13**.
- VAN EVERBROECK, N. 1961. Mbomb'ipoku. — Tervuren.
- VAN EVERBROECK, N. 1974. Ekond'e Mputela. — Tervuren.
- VANSINA, J. 1954. Les tribus Ba-Kuba.
- VANSINA, J. 1961. De la tradition orale. — Tervuren.
- VANSINA, J. 1964. The historian in tropical Africa.
- VANSINA, J. 1965. Introduction à l'ethnographie du Congo.
- WHITEHEAD, J. 1899. Grammar and Dictionary of the Bobangi Language.
- WINDELS, A. Sur les Mpama. — *Aequatoria*, **2**, p. 18 et 37.

